



LE MODÈLE
DES FEMMES,

LE MODÈLE

DES

FEMMES.

Roman traduit de l'anglais de miss Edgeworth, auteur de la *Mère intrigante*, de l'*Ennui*, ou *Mémoires du comte de Glenthorn*, de *Fanny*, de la *Grisélidis moderne*, etc.

PAR Mme. ÉLISABETH DE ***.

TOME II.

PARIS,

A la Librairie Française et Étrangère de Galignani, rue Vivienne, n°. 17, et au Salon littéraire, même adresse.

1813.



LE MODÈLE

DES FEMMES.

CHAPITRE XII.

La Sorcière.

SIR Henry Melmoth, que nous avons laissé dans le pavillon turc au moment où sa femme le quittait pour suivre la sorcière, vit son départ sans en deviner le motif; et son attention fut bientôt si entièrement captivée par l'apparition d'un nouveau masque, qu'il oublia presque qu'il y eût au monde une lady Melmoth.

Lady Montague l'avait déjà raillé

vivement sur l'excellente scène de tragédie dont il l'avait rendue témoin, faisant allusion à l'évanouissement de lady Melmoth ; mais leur conversation avait été tout-à-coup interrompue par les propos des curieux qui se pressaient autour d'eux. Qui cela peut-il être? Quel masque extraordinaire, se demandait-on de toutes parts avec étonnement ? Sir Henry se tournant pour voir le phénomène qui excitait tant de surprise, remarque une femme d'une taille svelte et élégante, vêtue, en apparence, d'un tissu d'argent, et dont le col et la tête étaient ornés de diamans.

Je dis, en apparence, car son vêtement éblouïssant étoit recouvert par les larges plis d'une gaze

noire qui laissait moins voir que deviner sa brillante parure.

La personne qui portait ce singulier déguisement se montrait ou se cachait à volonté, au moyen d'une lanterne sourde qu'elle tenait à la main. Sir Henry s'approchant de la belle inconnue: — Quel est ton nom, aimable masque? — J'en ai plusieurs: ceux qui me poursuivent m'appellent *Plaisir*, ceux qui m'atteignent: *Désappointement*. J'évite qui me cherche, je cherche qui m'évite, j'amuse les oisifs, j'attrape les étourdis: mon véritable nom c'est *le Caprice*. — Tu n'exerces sans doute ton empire que sur les hommes? car les femmes ne sont point les sujettes du Caprice. — La jeune et la vieille, le

sage et le fou, tous sont soumis à mes lois. — Quoi ! tromper est ton usage et tu l'avoues ! Je me garderai donc de me laisser prendre à tes piéges. — Par fois je suis sincère, et je récompense l'amour constant. Si tu veux, dans une heure, te trouver près de l'amphithéâtre ruiné, tu verras ce que je suis capable de faire exécuter à une femme pour l'objet de son choix. — Oui je m'y rendrai, séduisante enchanteresse, dussé-je perdre entièrement ma liberté ; ou, plutôt, je préfére te suivre et m'attacher à tes pas. — Je te le défends...... mais dans une heure, près de l'amphithéâtre ; ne l'oublies pas..... Dans une heure. A ces mots le masque disparut, et sir Henry, per-

suadé qu'il venait de parler à Sophia et d'en obtenir un rendez-vous, se livra aux plus douces illusions de l'amour et de la vanité; mais ses espérances furent cruellement déçues!.

Retournons à l'aimable Louisa que nous avons laissée, saisie de crainte et d'étonnement, au pouvoir de la sorcière. Sa première émotion qui commençait à se calmer redoubla dans le moment où la sorcière cessant de la retenir et se tenant à une distance respectueuse, lui adressa ces paroles :

C'est la volonté du ciel, belle lady, que les secrets du destin te soient révélés, et que l'énigme du cœur humain te soit expliquée. Un infidèle époux et une perfide amie

seront bientôt démasqués à tes yeux. Ton innocence a été trompée ; Sophia et Henry sont ligués contre ton repos. Demeure ici, et tu seras convaincue de ma clairvoyance et de ma sincérité. Apprends encore, douce Louisa, qu'il est un cœur pénétré du charme irrésistible de ta vertu, qui admire tes brillantes qualités et brûle pour ta beauté. Rappelle-toi cet avertissement, et ne sois pas humiliée de l'injuste mépris d'un ingrat. Adieu, je te laisse, ne quitte pas cette place : le moment approche qui éclairera le mystère. A ces mots, elle s'éloigna, laissant Louisa effrayée de ces prédictions sinistres. Son premier mouvement fut de fuir; mais la curiosité et le désir de dé-

couvrir l'imposture la retinrent.

Cependant la sorcière poursuivant son chemin à travers la foule et rencontrant Sir Arthur Palmerston vêtu en grand d'Epagne: Salut, dit-elle, au noble don Antonio Alphonso Almada de Quivedero. La belle Donna Violetta réclame ton secours; elle est seule près du petit bois :..... hâte toi. Elle m'a chargée de trouver son amant, et mon art m'apprend que c'est toi. Vole donc, vole vers la belle qui t'implore, si tu ne veux ternir la réputation de galanterie acquise à ta nation.

Sir Arthur, qui cherchait Sophia, supposant que c'était un message de sa part, demanda avec empressement à la sorcière où était préci-

sément l'endroit qu'elle indiquait.

Cours au temple de Diane, répliqua-t-elle; c'est un lieu propre aux chastes rendez-vous. Elle s'éloigne à ces mots en faisant de la tête un geste significatif.

Sir Arthur persuadé que la sorcière avait voulu parler de Sophia, suivit son conseil, quoique ses manières lui eussent extrêmement déplu.

La maligne sorcière jouissant du mauvais tour qu'elle lui préparait, s'en allait cherchant quelque autre victime de son art infernal, et rencontrant Sir Henry au moment même où le masque mystérieux venait de le laisser se berçant des plus douces illusions : Sublime seigneur, lui dit-elle, permets à la plus hum-

ble de tes esclaves de se prosterner aux pieds de ta hautesse. Par la puissance de mon art, je pénètre les secrets du Destin. En parcourant les pages de son livre redoutable, j'ai vu avec horreur que des monstres conjuraient contre le repos et l'honneur de la sublime Porte. Saisie d'effroi à cette affreuse découverte, j'ai senti mes cheveux se dresser sur ma tête, et ton esclave fidèle a soudain franchi les sables du désert pour sauver le favori de notre saint Prophète des dangers qui le menacent. Apprends, seigneur, dit-elle en se prosternant avec une feinte humilité, apprends un horrible mystère que je ne puis te révéler sans frémir! Cette perfide esclave que tu as élevée jusqu'à

l'honneur de ta couche, et que tu chérissais avec une si vive tendresse, te trahit sans égard pour tes bontés et pour ton amour!

Prends-garde, dit sir Henry avec humeur; de pareilles assertions ne peuvent être faites impunément, même sous le masque de la Folie.

Je n'avance rien que je ne puisse prouver, répliqua la sorcière; suis-moi; promets de garder le silence, et je vais te montrer les perfides qui se dérobent à tes regards, retirés dans l'ombre et dans la solitude; mais jure de ne rien entreprendre sans ma permission; jure-le sur l'honneur. — Je le jure, s'écria Henry.

A ces mots, elle entraîna rapidement sir Henry, qui se laissa

conduire sans proférer une seule parole. En proie à mille émotions confuses, il ne put faire aucune des questions que la curiosité amenait en foule sur ses lèvres. Son orgueil repoussait cette déshonorante accusation, et avant d'avoir déterminé s'il parlerait ou non, il se trouva près du temple de Diane. Ici la sorcière s'arrêta. Ce n'est pas la peine d'aller plus loin pour trouver nos amans, dit-elle en montrant lady Melmoth et sir Arthur engagés dans une conversation animée. Tu peux quitter ton masque, sir Henry, continua-t-elle avec un malin sourire, car tu vois qu'on abandonne tout déguisement dans ces lieux écartés; connais-tu cette dame et ce cavalier?

Je vois ma honte, répliqua sir Henry; je veux les confondre à mon tour.

Arrête, dit la sorcière en saisissant son bras; as-tu donc oublié ta parole d'honneur? Ne m'as-tu pas promis de garder le silence? Attends, pour faire éclater ton courroux, attends que tes oreilles t'aient convaincu autant que tes yeux.

Tu as raison, dit sir Henry tremblant de rage.

De cette place, nous pouvons les observer sans être aperçus. Ils approchent; écoutons leur conversation, dit la sorcière.

Sir Arthur parlait si bas lorsqu'ils passèrent près d'eux, qu'ils ne purent l'entendre; mais lady Melmoth répondit d'un ton plus

élevé : En vérité, je ne puis approuver un tel projet ; laissez-moi croire que vous ne persisterez point dans cette idée.

Les préparatifs sont faits ; tout est prêt, reprit sir Arthur ; pourquoi donc, chère lady Melmoth, cherchez-vous à me détourner de mon dessein.

Ils ne purent entendre la réponse de lady Melmoth ; mais sir Arthur ajouta : Près de l'amphithéâtre ruiné ; dans une heure.

J'y serai, dit lady Melmoth ; jusqu'alors, adieu ! et elle passa rapidement devant sir Henry et la sorcière sans les apercevoir. Sir Arthur quitta sa main et prit une route opposée.

J'y serai aussi, s'écria sir Henry

d'une voix terrible ; j'y serai, et ma vengeance atteindra les perfides au moment même où ils croiront jouir de leurs coupables plaisirs. Le masque qui m'a donné rendez-vous près de l'amphithéâtre ruiné m'a servi mieux encore que je ne l'imaginais ; mais je vais tout préparer pour le dessein que je médite. Je te rends grâce, officieuse sorcière, continua-t-il en lui serrant la main.

J'avoue, répondit-elle, que l'événement a surpassé mon attente ; mais peut-être te trompes-tu : crains de commettre une imprudence. Laisse-moi me rendre seule au rendez-vous, et attendre ton arrivée. Cependant, je te conseille de changer de vêtement. Celui-ci est trop

remarquable et pourrait nuire à nos découvertes.

Je te remercie, prudente conseillère, dit sir Henry; je vais sur-le-champ prendre un déguisement convenable. J'accepte ton offre obligeante; bientôt je te rejoindrai près de l'amphithéâtre, et la mort du coupable vengera mon outrage.

Si la mort suivait l'outrage, dit une voix qui fit trembler Henry d'une toute autre émotion que la colère, si la mort suivait l'outrage, tu n'aurais plus le pouvoir de faire le mal! O innocence! ton ange gardien veille sur toi, et tu triompheras enfin de tes nombreux ennemis!

Sir Henry se retourna vers le lieu

d'où partait cette singulière apostrophe, et il aperçut cette figure de la nuit, qui l'avait précédemment attaqué. Nous nous retrouverons, lui dit-elle, à l'amphithéâtre ruiné : c'est en ces lieux que la réparation sera complète. A ces mots, elle se glissa parmi les arbres et disparut.

Sir Henry resta quelques instans immobile. La voix de ce masque lui rappelait des souvenirs qui le glaçaient d'effroi ; mais bientôt il revint à lui, et ses idées de vengeance s'accrurent avec une nouvelle violence. — Oui, s'écria-t-il en allant vers la maison, oui, la réparation sera complète !

Pauvre dupe ! tu te tourmentes d'affronts imaginaires, et tu ne

penses pas à toutes les injustices dont tu t'es rendu coupable ! Tu voles avec ardeur pour punir l'infidélité supposée de ton épouse, et tu oublies qu'un moment auparavant tu triomphais d'une conquête idéale, et tu méditais la séduction de l'amie de ton épouse ! Mais tel est le caractère de l'homme, sévère pour les plus légers torts s'il les endure, indulgent pour les fautes les plus graves s'il les a commises !

Les détails de la fête, quoiqu'agréables, ne furent remarqués par aucune des personnes qui avaient pris part aux scènes que nous venons de décrire ; chacune d'elles était absorbée par différentes émotions. Sir Arthur se livrait à la joie,

sir Henry frémissait de colère, la maligne sorcière triomphait du succès de sa méchanceté. Le moment décisif approchait : chacun se hâta de gagner l'endroit du rendez-vous. Sir Henry, enveloppé dans un domino noir, se glissa doucement dans un bois voisin de l'amphithéâtre, et aperçut aussitôt la sorcière tout près de la place qu'il avait choisie.

— Tu es bien exacte, dit sir Henry; — Et plus curieuse encore de voir l'issue de cette scène. — Elle sera funeste; car l'un de nous doit périr !

Dans ce moment, des voix de femmes se firent entendre, et la sorcière fit signe à sir Henry de se cacher derrière un arbre. A peine

eût-il obéi, que Louisa et Sophia s'approchèrent.

— J'ai horreur d'un enlèvement, dit Louisa, et je condamne entièrement ce projet.

— Cela est si fort à la mode, lui répondit Sophia, et donne une telle réputation dans le grand monde, que vous ne devriez pas tant le blâmer. Au reste, quoique je pense sur ce point comme vous, la chose est trop avancée pour reculer. La chaise de poste sera ici dans quelques momens. Elles passèrent outre, et l'on ne put entendre plus long-tems leurs discours.

— Quelle dépravation, s'écria sir Henry, aussitôt qu'il les eut perdues de vue! Il allait continuer lorsque sir Arthur parut sans mas-

que, en habit de voyage. Il était évident qu'il cherchait quelqu'un, car il regardait autour de lui avec anxiété, et répétait à voix basse : Où peut-elle être ?

— Voici son époux, répondit sir Henry s'élançant de sa place et présentant une paire de pistolets à l'étonné sir Arthur : choisis, et défends ta vie contre l'homme que tu as outragé.

— Prenez garde, sir Henry, vous vous repentirez de votre précipitation, dit Arthur en prenant un des pistolets; jamais je ne vous ai offensé; jamais je n'en ai conçu l'idée.

— Lâche imposteur! s'écria sir Henry en ajustant son adversaire, lorsqu'il se sentit arrêté soudain ; et tournant la tête pour voir qui lui

faisait ainsi violence, il reconnut la figure de la nuit, et ne put dégager son bras qu'elle retenait avec force.

— N'es-tu pas rassasié de mon sang, dit-elle? faut-il qu'un autre ami tombe sous ton arme meurtrière? S'il en est ainsi, c'est moi qu'il faut frapper! A ces mots, le masque jetant le large manteau dont il était enveloppé, apparut aux yeux effrayés de sir Henry, sous la forme et les vêtemens de Charles Dormer; son masque s'était détaché, et les traits décolorés de l'infortunée Caroline (car c'était elle-même) donnaient de la vraisemblance à cette terrible apparition. Sir Henry laissa échapper son pistolet, et tomba sans connaissance aux pieds de sir Arthur, qui

lui prodiguait ses secours, lorsque Sophia et lady Melmoth parurent.

Louisa ne put voir sans terreur le spectacle qui s'offrait à ses yeux : son époux en apparence mort, le pistolet tombé, et Caroline, les cheveux épars, les yeux égarés et farouches, à genoux près de lui.

— Mon dieu, que vois-je? s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir. Au nom du ciel, expliquez-vous, sir Arthur.

— Ne vous alarmez pas, chère Lady, sir Henry est seulement évanoui.

— Êtes-vous sûr qu'il n'est pas blessé, ajouta Louisa avec une vive inquiétude?

— Il ne l'est point, je vous le jure.

— Mais pourquoi cette arme meurtrière ?

— Je vous l'expliquerai dans un autre moment : c'est une méprise occasionée par notre projet, je le suppose : toutefois ce n'est qu'une conjecture.

Les soins de lady Melmoth et de Sophia rappelèrent enfin sir Henry à la vie ; mais en ouvrant les yeux il aperçut Caroline devant lui ; il les referma aussitôt en s'écriant : — Sauvez-moi, ah ! sauvez-moi de cet horrible spectre !

Lady Melmoth regarda autour d'elle avec effroi. Il était évident que la terreur de son époux cachait quelque mystère terrible. Mille souvenirs, mille circonstances frappèrent tout-à-toup son imagi-

nation et lui présagèrent son malheur!

Les discours de Caroline ne pouvaient être produits par la seule folie, et correspondaient trop bien avec les idées funestes qui déchiraient son cœur!

M. Dormer parut dans ce moment. Dévoré d'inquiétude, il cherchait sa fille dans toutes les parties du jardin, quand la voix de lady Melmoth l'attira de ce côté. Le manteau étoilé qui avait dérobé Caroline à toutes ses recherches, s'était détaché, il la reconnut soudain : mais il n'osait approcher, dans la crainte que sa malheureuse fille ne se fût portée à quelque acte de violence. Cependant la voix de lady Melmoth le rassura. — O!

M. Dormer, lui dit-elle, emmenez avec vous cette chère créature, le plus promptement possible; nous éclaircirons cette funeste aventure dans un tems plus favorable, ce n'est pas le moment d'une pareille explication.

M. Dormer obéit sur-le-champ, et engagea avec douceur la malheureuse Caroline à s'éloigner de cet endroit. — Je m'en vais, dit-elle à lady Melmoth en secouant tristement la tête, je m'en vais puisque vous le désirez: mais souvenez-vous que s'il meurt, ce ne sera pas moi, mais sa conscience, qui l'aura tué. Malheureuse Louisa, ajouta-t-elle avec un soupir, la mesure de tes maux va bientôt se combler!

Son père alors pressa sa marche,

et sir Henry recouvrant de nouveau ses sens, regarda soudain vers l'endroit où s'étaient d'abord portés ses regards. N'apercevant plus l'objet de son effroi, il s'écria : — Est-il parti ? Charles Dormer est-il parti ?

— Oui, mon ami, répondit lady Melmoth, en essuyant avec une tendre sollicitude la sueur qui découlait du front de son époux : mais à peine sa voix eût-elle frappé l'oreille de sir Henry, que, se levant avec une espèce de fureur, il s'écria : — Serai-je donc toujours entouré d'ennemis ! Il allait s'échapper, mais sir Arthur l'arrêta.

— Je pense, lui dit-il froidement, que cette nuit vous avez été entouré d'ennemis ; sans cela vous

n'auriez pas été exposé aux méprises qui ont eu lieu. Il faut absolument s'expliquer sur ce qui me regarde, et surtout répondre à l'accusation dans laquelle vous enveloppez votre angélique épouse. O Henry, quel trésor vous possédez! Combien vous êtes indigne d'un pareil bonheur!

— Laissez-moi, répondit sir Henry d'un air sombre, il m'est impossible d'éloigner les soupçons qu'on m'a inspirés! Ils peuvent être faux, mais ils sont ineffaçables. Pourquoi avez-vous quitté l'assemblée pour concerter un enlèvement avec Louisa? Pourquoi lui avez-vous assigné un rendez-vous dans cet endroit écarté, pour l'exécution de ce vil projet? Voilà vos

crimes : deux masques m'ont averti du danger qui me menaçait, et ont dirigé mes pas pour vous surprendre. — Votre imagination troublée, interrompit Sophia, vous présente donc tout ceci comme des faits irrécusables? mais, quand vous me verrez moi-même dans la chaise de poste qui m'attend sur la route, vous quitterez sans doute vos airs tragiques et vous pardonnerez à votre Desdemona? Eh bien, qu'en dites-vous maintenant?

Sir Henry les regardait d'un air étonné. Elle continua :

— Pour donner à votre mascarade tout l'éclat possible, j'avais résolu de la terminer par mon voyage à Gretna-Green, et je jouissais d'avance du plaisir de lire dans

les papiers publics les détails piquans de ma courageuse entreprise. Sir Arthur approuvait mon projet, et nous l'avions conduit avec tant de prudence que lady Melmoth l'ignorait encore il y a une heure, et n'en doit la connaissance qu'au hasard : par l'artifice de la sorcière, elle s'est trouvée la première dans le bois, où sir Arthur fut immédiatement envoyé par la même personne, sous prétexte d'un message de ma part. Cette rencontre inattendue produisit une explication entre sir Arthur et lady Melmoth. Louisa, avec sa prudence accoutumée, essaya de le détourner de son entreprise ; mais ne pouvant y parvenir, elle promit de m'accompagner au rendez-vous,

pour nous dire un dernier adieu. Nous vînmes en effet ; mais, à notre arrivée, nous vous trouvâmes jouant la tragédie, sans autre témoin pour vous admirer que ce jeune homme, aussi insensé que vous, et cette même sorcière, première cause de tout le mal. Cette furie maudite, au lieu de vous aider, jouissait malignement de son ouvrage et observait tout à l'écart. Êtes-vous satisfait maintenant? Êtes-vous encore un terrible Othello?

— Je suis pleinement convaincu, dit sir Henry, tendant la main à chacun d'eux, et plus confus encore, ma chère Louisa, d'avoir osé soupçonner ta vertu ; mais tu es l'indulgence même, et je compte sur mon pardon. Je ne saurais dire

quels sont les motifs de la sorcière ; mais ses conseils prouvent évidemment qu'elle voulait notre malheur. Tout le reste doit être attribué à ma folie, qui pouvait avoir les suites les plus funestes, sans un obstacle qu'en ce moment même je regarde comme surnaturel. En parlant ainsi, sir Henry jettait autour de lui des regards craintifs.

— Vous rappelez-vous votre rencontre avec le caprice? demanda Sophia.

— Parfaitement, répondit sir Henry ; et la promesse faite par le séduisant génie semblait donner une force nouvelle aux insinuations de la sorcière : mais tout cela est fini ; qu'il n'en soit plus question, je vous en supplie.

— Au contraire, au contraire, dit Sophia, car je suis venue ici pour accomplir la promesse que je vous ai faite sous mon déguisement.

— Quoi! c'était vous?

—Oui, sans doute; mais depuis j'ai changé de vêtemens. Voyez, ajouta-t-elle en se débarrassant d'un long manteau qui l'enveloppait : je suis toute prête pour la fuite. A ces mots elle parut à ses yeux revêtue d'un élégant habit de voyage.

— Singulière, étonnante et charmante créature! s'écria sir Henry, quelle inépuisable et mobile imagination!

— A présent que vous voilà calme, dit-elle en riant, nous pou-

vons prendre congé de vous avec sécurité, et j'accomplirai ma promesse en vous montrant ce qu'ose faire une femme courageuse pour l'objet de son choix. Cependant j'aurais différé mon départ au moins de quelques jours, s'il n'était pas important pour Louisa que nous partions. Mais cette perfide sorcière semble avoir juré notre perte. Un enlèvement a été annoncé par elle; l'honneur de ma chère Louisa a été compromis, et rien ne rétablirait sa réputation, si la maudite vieille pouvait se vanter d'avoir fait échouer le projet. Notre départ répond à tout, déjoue les noirs complots formés contre mon amie, et impose silence aux calomniateurs.

— Charmante femme ! dit sir Henry, elle est aussi prudente qu'aimable.

— Trêve de complimens, interrompit Sophia ; allez, sir Arthur, ramasser ces armes terribles ; nous les emprunterons à sir Henry pour la journée. Adieu, ma Louisa, adieu, dit-elle en l'embrassant tendrement. Vous aurez votre tour quand je recevrai vos félicitations, ajouta-t-elle en tendant la main à sir Henry, qui la pressa de ses lèvres. Alors ils sortirent du parc en silence, et gagnèrent la chaise de poste où la suivante de miss Fitzroy l'attendait déjà.

Nos amans s'élancèrent dans la voiture, et les chevaux partirent au galop. Sir Henry donna le bras

à lady Melmoth, pour la ramener au château, et chercha à réparer, par ses soins et sa tendresse, l'injustice qu'il avait commise envers cette aimable femme, qui oubliait en ce moment tous ses chagrins pour ne songer qu'au plaisir d'avoir regagné l'amour de son époux.

— Que tous les incidens de cette soirée soient à jamais ensevelis dans l'oubli, dit la douce Louisa.

— Ah ! qu'ils restent au contraire à jamais gravés dans ma mémoire, répliqua son époux; qu'ils soient toujours présens à mes yeux, comme un signal qui m'éloigne de ces rochers dangereux, où mon bonheur a été si près de faire naufrage! Je voudrais bien connaître la personne qui avait pris

le déguisement de cette perfide sorcière, pour causer ma perte.

— J'ai mes idées, répondit Louisa, mais je crains votre extrême vivacité; d'ailleurs je puis avoir été trompée, car j'avoue que je n'ai d'autre garant que le masque qui remplissait le personnage de la Nuit.

— Sir Henry dit en frissonnant: ce masque était certainement un être surnaturel: qui pourrait-on soupçonner ici?

— Lord Montague m'a été désigné, dit Louisa, et je le crois assez dépravé pour que le désir de nous brouiller tous ait été le seul motif de son déguisement.

— Je vais l'observer attentivement, dit Henry, et bientôt je serai

sûr de mon fait. Ne crains rien de ma vivacité, ma chère, je serai patient comme toi-même. J'ai reçu une forte leçon sur le danger de se livrer aux fougueux sentimens de la colère et de la vengeance. Maintenant, retournons sans masque dans la société, où la calomnie s'occupe sans doute à répandre le bruit de ton enlèvement.

— Que je rends grâce au ciel, dit lady Melmoth, d'avoir si heureusement échappé aux dangers de cette odieuse mascarade ! Ah ! puissé-je ne jamais y être exposée ! ces sortes d'amusemens, comme vous l'avez dit, mon ami, ne conviennent qu'à ceux qui trouvent leur plaisir dans l'intrigue et dans la méchanceté.

— Il faut que j'avoue, dit sir Henry, combien j'ai été surpris en voyant ma Louisa se prêter à une chose qu'elle avait si hautement désapprouvée.

— J'ai cédé malgré moi à une influence étrangère, répliqua Louisa, et ma faiblesse est impardonnable. Je n'entreprendrai pas de me justifier aux dépens d'un autre ; mais j'éviterai à l'avenir une semblable folie.

En parlant ainsi, ils rejoignirent la société. Comment rendre la surprise que fit naître leur arrivée, dans le cercle des Montague, engagé pour lors dans la plus vive conversation. Chacun se leva à l'entrée de sir Henry et de son épouse, qui, sans paraître remar-

quer la confusion générale, adressèrent quelques mots à chacun d'eux, et parcoururent les appartemens de manière à se faire remarquer de tout le monde. Le souper fut servi presqu'aussitôt, et la fête se termina aux approches du jour.

Pendant le déjeûner du lendemain à Melmoth-Parck, la conversation ne roula que sur l'étrange enlèvement de miss Fitzroy. Lady Montague satisfit à loisir sa méchanceté naturelle, en s'étendant avec complaisance sur ce sujet.

— Que dites-vous, Milady, demanda sir Henry, des différens caractères que l'on avait pris cette nuit : ne les avez-vous pas trouvés ingénieux?

— Très-insipides, répondit lady Montague, je n'ai pas trouvé un seul masque supportable.

— Pour ma part, dit lady Melmoth, j'ai été tellement obsédée par une sorcière, qu'il ne m'a pas été possible de faire attention à la moindre chose.

— Le masque dont vous parlez, dit sir Henry, était vraiment un démon. Un homme d'honneur aurait-il pu inventer les mensonges atroces qu'il a employés? Jamais je n'ai pu le retrouver à mon retour de l'amphithéâtre, quoique je l'aie cherché le reste de la soirée avec la plus scrupuleuse attention; mais le lâche qui avait pris ce déguisement craignait d'être découvert,

et il a soigneusement évité la punition qu'il avait si bien méritée.

Tandis que sir Henry parlait, lord Montague faisait semblant de lire un papier-nouvelle qu'il tenait à la main : mais son trouble extérieur décélait assez l'agitation de son âme, et il s'efforçait vainement de cacher son émotion. Sir Henry qui l'observait, ajouta : — Ma chère Louisa, le personnage de la Nuit ne vous a-t-il pas dit le vrai nom de cette sorcière?

Lady Melmoth rougit; mais avant qu'elle pût répondre, lady Montague dit avec un sourire malin : — A propos de cette fille de l'Erèbe, je parie que c'était la folle amie de votre femme? Cela n'est-il pas vrai?

— Votre folle amie, dit sir Hen-

ry, qui est-ce donc, ma chère?

— Miss Dormer, se hâta de répondre lady Montague; la fille d'un pasteur qui demeure près de votre château. Je m'étonne que vous ne connaissiez pas la plus intime amie de lady Melmoth!

Sir Henry se mordit les lèvres; mais il garda le silence.

— Vous paraissez fâché, mon cher sir Henry, observa lady Montague; aurais-je fait quelque chose de mal?

— Vous ne faites jamais autre chose, madame, dit sir Henry; et il sortit sur-le-champ.

— Milord, dit avec humeur lady Montague en s'adressant à son mari, voulez-vous bien donner les ordres pour que nous puissions partir cet

après-midi pour Brighton? Je suis vraiment à la mort, et je ne puis rester ici plus long-tems.

— J'y vais à l'instant, madame, répondit l'époux soumis.

Peu d'instans après, toute la famille quitta le château.

Louisa demeura pensive et silencieuse. Quelquefois elle croyait deviner comment elle choquait sir Henry en protégeant miss Dormer; mais elle aimait à croire que c'était une erreur.

A présent que ces perfides ennemis sont éloignés, pensait-elle, tout s'expliquera, et Henry sera pleinement convaincu de la droiture de mes intentions.

CHAPITRE XIII.

Le Complot.

Le reste de la société quitta Melmoth-Parck un jour après les Montague ; et cette joyeuse demeure fut rendue au calme de la solitude.

Sir Henry n'avait plus reparlé de la mascarade depuis le départ de lady Montague ; et lady Melmoth évitait de lui rappeler un souvenir désagréable. Elle différait donc l'explication qu'elle s'était promise, jusqu'au moment où son époux entamerait lui-même ce sujet. Il paraissait livré à une mélancolie qui l'inquiétait : cependant, comme il s'efforçait de prendre une conte-

nance plus gaie lorsqu'elle paraissait remarquer son air sérieux, elle n'osait le questionner.

Quelques jours après la fête, lady Melmoth reçut la lettre suivante de M. Dormer :

Madame,

« Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait une découverte si fatale à mon bonheur, que j'ai résolu de me séparer du monde pour jamais. Mon infortunée Caroline m'accompagne seule dans ma retraite, et les soins que je vais prodiguer à sa santé chancelante pourront seuls me faire supporter la vie.

» Le profond respect que j'ai pour les vertus de lady Melmoth et la tendre affection que lui portait ma malheureuse fille, m'engageraient à faire le

récit de mes infortunes à une si parfaite amie; mais hélas! je suis obligé de renoncer même au douloureux plaisir de lui confier mes chagrins et aux consolations que votre amitié m'aurait offertes; je suis forcé de renfermer mon fatal secret dans le fond de mon cœur déchiré!

» Adieu donc, chère et respectable lady! Adieu, parfait modèle des femmes! Puissiez-vous jouir de tout le bonheur dont vos vertus vous rendent digne; puissiez-vous voir combler tous vos vœux; puisse le ciel vous sauver de toutes les adversités!

» J'ai résisté au désir que j'éprouvais d'aller prendre congé de vous, madame; ma douleur est trop forte, et j'aurais craint de communiquer à votre cœur généreux une partie de mon affliction; ma Caroline n'aurait

pu d'ailleurs supporter une telle séparation. Hélas! la douce créature ne sait pas encore qu'elle va quitter ces lieux pour jamais!

» Adieu, madame, adieu en son nom et au mien. L'infortunée gardera votre souvenir dans son cœur désolé jusqu'au dernier moment de sa vie! Bientôt, j'en ai l'espoir certain, nous irons dans un meilleur monde; mais tout le tems qui me reste encore à subir la vie, je ne cesserai pas de vous chérir et de vous respecter. »

C. Dormer.

P. S. Si vous voulez conserver votre tranquillité, ne prononcez jamais, devant sir Henry, le nom de Dormer.

Louisa lut et relut cette triste lettre, et se livra à mille conjectures

sur le mystère qu'elle renfermait. Le conseil qu'on lui donnait de ne jamais nommer Dormer devant sir Henry, l'étonnait et l'affligeait. Elle aurait éprouvé un grand soulagement en communiquant les peines secrètes de son cœur à son époux chéri : mais tremblante à l'idée que la perte de son repos, de son bonheur, serait la punition de son indiscrétion, elle prit la résolution d'obéir et de renfermer son secret dans son sein.

La froideur qui régnait entre les Montague et les Melmoth, détermina sir Henry à changer son projet de visite à Brighton, en un voyage à Bath, où il passerait quelques mois avec son épouse jusqu'au moment marqué pour son retour

à Londres. Ils devaient y trouver sir Arthur et sa femme, de qui ils avaient reçu plusieurs lettres pressantes, écrites des divers endroits où ils avaient séjourné depuis leur mariage. On lira peut-être volontiers la suivante, que Sophia écrivit de chez M. Fenwick :

« Vous ne pouvez imaginer, ma chère Louisa, à quel point mon vieux tuteur s'est montré charmant lorsque nous avons été lui rendre nos devoirs. Arthur a trouvé le vrai chemin de son cœur. Du matin au soir il vante l'avantage de faire valoir ses propriétés, et parle agriculture aussi bien qu'un fermier. Le cher tuteur s'est laissé prendre au piége; et comme Arthur lui a promis d'administrer lui-même ses domaines de Lincolnshire, il a

consenti à m'avancer une partie de mon revenu, pour l'achat des ustensiles nécessaires.

» Cet arrangement m'a mise de la meilleure humeur possible, et je me promets bien d'éclipser cet hiver toutes nos merveilleuses. Oh ! comme je jouis d'avance de la mine refrognée de lady Montague, lorsqu'elle verra mes vastes appartemens et mes fêtes brillantes ! Laissez-moi faire : je veux qu'elle crève de dépit. J'ai déjà écrit à Oakley de se creuser la cervelle pour inventer quelque chose de rare, de nouveau, d'unique, en fait d'extravagance élégante.

» Je m'attends à ce qu'après mon premier voyage, les docteurs W. et S. m'auront au nombre de leurs patiens, et que les faiseurs de corsets auront plus à travailler pour moi que

le tailleur et les marchandes de mode.

» Arthur n'entre pas dans mes plans de bonheur avec cette vivacité que j'attendais de lui. Il est devenu tout-à-fait stupide ; il parle de félicité conjugale, d'ordre, d'économie comme s'il avait pris leçon de ces gens de bien qui écrivent pour le bonheur des générations futures. Quelquefois, en badinant, je l'appelle Cœlebs. Il m'assure qu'il a sacrifié ce titre à l'espoir de trouver en moi une Lucile ; et moi je lui dis qu'il ment, qu'il sait parfaitement que, dans toute ma personne, je n'ai pas un seul trait de ressemblance avec cette patronne si parfaite, et que lady Melmoth peut seule soutenir la comparaison. Vous avez raison, me répond-il naïvement, mais, jusqu'à ce moment, je n'avais pas fait cette remarque ; lady Melmoth était mariée.

Ne voilà-t-il pas un aimable aveu avant l'expiration du mois de miel? J'espère cependant qu'une fois passé le tems des soupirs, des flammes, des tendresses, mon berger reprendra sa brillante vivacité et s'élancera dans la carrière du plaisir avec autant de courage que sa *cara sposa ;* car s'il m'a épousée avec l'espoir flatteur de trouver en moi une femme de ménage, il est destiné à un terrible désappointement.

« J'espère aussi que vous et votre aimable époux, vous dressez le plan de votre campagne d'hiver, et que vous avez le projet de joindre vos forces aux nôtres. Alors, notre ligue pourra facilement tenir tête aux Montague et même aux *Capulet.* A propos, avez-vous appris quelque chose du vieux prêtre et de sa fille? Pour moi,

je pense en vérité que ce vieux lord Montague avait envie de décamper avec cette jeune fille. Une maîtresse insensée était précisément l'affaire de sa seigneurie. Cela lui aurait rendu quelques sensations, si toutefois il en est susceptible. Je soupçonne que Caroline se doutait de quelque chose, car le jour de votre bal, me prenant pour vous, elle me dit: Gardez-vous de lord Montague! Et pourquoi? répondis-je en contrefaisant votre voix. Parce qu'il ne recherche l'innocence que pour la perdre; quand le loup tient le berger, le troupeau est en danger. Elle disparut à ces mots. Dans votre première lettre, envoyez-moi quelques détails sur cette jeune fille: c'est une véritable héroïne de roman.

» Ceci me rappelle un mot de mistress Fenwick. La conversation rou-

lait l'autre jour sur notre désertion. J'ai toujours pensé, dit-elle, que miss Fitzroy serait une héroïne ; il est heureux pour elle d'avoir choisi un véritable héros ! Combien j'ai ri de ce nouveau titre donné au pauvre Arthur ! Il a gagné entièrement les bonnes grâces de la vieille lady en guérissant son écureuil qui s'était cassé la jambe. C'est vraiment un homme universel !

» Adieu, ma chère Louisa? Combien je soupire après l'heureux moment de notre réunion dans la charmante capitale ! Arthur vous baise les mains, et vous pouvez faire de sa part et de la mienne les complimens qui conviendront le mieux à l'humeur actuelle de votre charmant Othello »....

Votre amie,

S. Palmerston.

L'hiver suivant réalisa les espérances de lady Palmerston. Son luxe et son élégance lui valurent la première place sur la liste des gens du bon ton, et sir Arthur, jaloux de conserver son affection, lui pardonnait les plus extravagantes fantaisies. On ne parlait que de la séduisante lady Palmerston. Elle captivait complètement l'attention publique ; tandis que l'aimable Louisa, admirée pour sa beauté et respectée pour ses vertus dans un cercle choisi d'amis véritables, était à peine connue dans le tourbillon des sociétés à la mode. Pendant les premiers mois de son début dans le grand monde, elle parut cependant dans tous les lieux où lady Palmerston obtenait l'ad-

miration universelle. Une raison sans préjugés pouvait seule lui accorder la palme de la supériorité. Car il faut un certain degré de présomption et de suffisance pour obtenir le suffrage du public ; ceux qui le briguent, l'obtiennent presque toujours. La plupart des hommes, observateurs trop paresseux et trop superficiels, sont incapables de porter un jugement sain sur le véritable mérite. La modestie, sa compagne inséparable, le dérobe à leurs regards frivoles, tandis que l'éclat les éblouit et les captive.

Lady Melmoth n'ambitionnait pas le vain honneur d'être citée ; l'amour de son mari, l'estime de ses amis, tel était le but de tous

ses désirs. Sa délicatesse était flattée plutôt qu'affligée du peu de sensation qu'elle faisait dans la capitale. Il n'en était pas ainsi de sir Henry. Sa vanité souffrait de cette obscurité qui plaisait à Louisa, et il observait souvent, en lisant les papiers publics, qu'il n'y était pas plus question de lui que s'il eût été marié depuis vingt ans.

Je voudrais bien, Louisa, que vous eussiez un peu du goût et de l'élégance de lady Palmerston.

Je le voudrais aussi puisque cela vous plaît : mais je préfère les tranquilles plaisirs de la vie domestique.

C'est là le malheur, ma chère. Ces goûts réglés, cette manie singulière, vous rendaient propre à

faire une excellente femme de curé.

Être une excellente femme, répondit Louisa avec douceur, voilà toute mon ambition; je serais désolée de n'avoir pas les qualités nécessaires pour mériter votre suffrage.

Vous êtes parfaite; parfaite en tout, ajouta Henry en bâillant : mais vous savez que j'aime un peu l'éclat : tâchez donc d'en obtenir, je vous prie.

Lady Melmoth, attentive aux instructions de son époux, étudia avec soin les manières des brillans esclaves de la mode. Sa parure élégante, son éclatante beauté forçaient tout le monde à convenir qu'elle était charmante : mais lady

Palmerston venait-elle à paraître, on ne s'occupait plus que d'elle; elle demeurait en possession de donner le ton; et sir Henry, séduit par ses triomphes, lui offrait le tribut de son hommage et de son admiration avec une ardeur qui ne pouvait déplaire à un cœur aussi vain.

Lady Melmoth, en se lançant dans le monde, faisait violence à son caractère. Elle se réjouissait lorsque, par égard pour sa situation, il lui était permis de faire trêve à ces pénibles amusemens.

Louisa pouvait alors jouir de la conversation de quelques amis éclairés qui, préférant le charme de sa société à la foule et au tumulte des assemblées, se réunis-

saient autour d'elle toutes les fois qu'elle le désirait.

De tems en tems, lady Palmerston animait la scène un moment avant de commencer ses soirées à la mode, et sir Henry ne manquait jamais de se trouver chez lui lorsqu'elle venait embellir le cercle de lady Melmoth. D'ailleurs, il y paraissait rarement; leurs sociétés n'étaient pas les mêmes.

Louisa s'affligeait de cet abandon ainsi que de l'hommage que Henry rendait à Sophia : mais elle était trop prudente pour laisser paraître sa peine; et comme sir Henry lui témoignait toujours la plus vive tendresse dans les courts momens qu'il lui donnait, lady

Melmoth évitait de l'aigrir par ses plaintes et par ses reproches.

Au moment de voir réaliser l'espoir de posséder un héritier, Henry se faisait un devoir de laisser Louisa libre dans tous ses goûts : elle aurait volontiers regardé cette complaisance comme une nouvelle preuve de tendresse : mais hélas ! son jugement et sa pénétration ne lui permettaient pas de nourrir une illusion si agréable ! Chaque jour le goût de son époux pour lady Palmerston et son indifférence pour elle-même, devenaient plus frappans.

Lady Montague avait depuis long-tems renoncé à ses desseins sur Henry ; et lord Montague, quoique difficile à décourager, avait

entièrement abandonné ses projets sur Louisa. Une si constante perfection surpassait toutes ses idées ; et il commençait à croire à la vertu des femmes, quand l'œil perçant de lady Montague découvrit le secret penchant de sir Henry pour lady Palmerston. Elle communiqua cette découverte à milord, et tous deux, de concert, se mirent à l'œuvre. Milady entreprit la perte de Sophia ; et son très-honorable époux dirigea toutes ses batteries contre la douce et paisible Louisa.

On a parlé de la froideur qui existait entre les Melmoth et les Montague depuis le jour de la mascarade : cependant, comme il était du bon ton de les voir, sir Henry avait évité une rupture ouverte.

Ils se rencontraient dans les fêtes et dans les assemblées, et se visitaient réciproquement le matin lorsqu'ils étaient sûrs les uns et les autres de ne trouver personne au logis.

L'indisposition de lady Melmoth fournit aux Montague un excellent prétexte pour montrer un peu plus de cordialité. Tous deux envoyèrent fréquemment demander de ses nouvelles, et montrèrent un intérêt si véritable, que lady Melmoth, pour éviter jusqu'à l'apparence de la plus légère ingratitude, se crut obligée de les inviter à ses réunions particulières.

Lady Montague était trop lancée dans le grand monde pour profiter de ce qu'elle appelait une flatteuse

distinction ; mais lord Montague, qui affectait, plus que jamais le mépris de la dissipation, quittait souvent les plus brillantes parties pour venir passer une heure dans le cercle de lady Melmoth, où il racontait, dans le plus grand détail, toutes les anecdotes qu'il pouvait recueillir sur lady Palmerston. Il voulait ainsi, disait-il, plaire à lady Melmoth, dont chacun connaissait la prévention pour l'aimable Sophia. Il en paraissait convaincu lui-même : mais il cherchait charitablement une occasion favorable pour dévoiler aux yeux de Louisa le goût trop ardent de sir Henry pour lady Palmerston.

Ces anecdotes, rapportées avec adresse, excluaient toute idée de

trahison, et, cependant, ne manquaient jamais de porter coup.

Lady Montague, non moins habile, employa d'autres moyens avec lady Palmerston. Elle l'attaqua par son côté faible, la vanité. Lady Palmerston, préparée à trouver dans lady Montague une dédaigneuse rivale, fut agréablement surprise de ne rencontrer en elle qu'un défenseur, un fidèle écho des louanges dont son cœur était si avide.

Une liaison avec une femme telle que lady Montague, ajouta beaucoup à la célébrité de lady Palmerston, dont l'intimité avec Louisa diminua chaque jour en proportion de celle qu'elle contractait avec sa nouvelle amie. Elle ne tarda même

pas à convenir que lady Melmoth était une fade et insipide créature, faite seulement pour vivre dans la société des provinciaux, mais tout-à-fait indigne de l'honneur d'avoir pour mari l'élégant et séduisant Henry.

— Savez-vous bien, ma chère, disait un matin lady Montague, qu'il est désolant de voir combien il y a peu de mariages assortis? Si vous aviez été l'épouse de Henry, et que la froide Louisa eût été le partage de votre tourtereau, tout ne serait-il pas pour le mieux? En vérité, c'est vraiment dommage de voir tant d'attraits au pouvoir d'un homme qui aurait vécu heureux avec une petite bourgeoise. Quelque chose a certainement gâté sir

Arthur..... Savez-vous d'où vient ce changement?

— Non, en vérité, répondit lady Palmerston, si ce n'est le mariage; car, depuis ce moment, il n'est plus le même. Il va sans cesse préconisant les vertus de Louisa, et m'exhortant à les imiter.

— Ah! ma chère, voilà la cause du mal. N'attribuez le changement d'Arthur qu'aux avis de cette créature artificieuse. Elle savait trop qu'elle ne pouvait vous disputer le prix de la beauté; et elle cherche à se faire valoir par les qualités que vous dédaignez. Je suis sûre qu'elle ne cesse de vanter à votre mari le bonheur de posséder une femme économe et retirée. Il faut absolument rompre cette liaison,

ou bien je vous prédis que vous serez victime de ses beaux raisonnemens!

— Je ne le pourrai, ma chère milady Montague, sans perdre la société de sir Henry, et je sens qu'elle est nécessaire à mon bonheur. Bientôt après ses couches, sa vertueuse moitié voudra se retirer à la campagne : alors nous serons délivrées de l'insupportable ennui d'entendre ces longs récits dont nous sommes excédées; alors nous n'aurons plus à écouter les histoires de sir Arthur, dont Louisa est toujours l'héroïne; alors nous pourrons à notre aise jouir du bonheur suprême d'employer notre tems d'une manière raisonnable. — Mais nous aurons chaque se-

maine un bulletin de la santé de la belle nourrice et de son aimable enfant, dit lady Montague, ou bien, sir Arthur et lord Montague seront inconsolables.

Un poison si adroitement préparé ne pouvait manquer d'opérer. Bientôt lady Palmerston, insensiblement pervertie, ne regarda plus son mari et son ancienne amie que comme des obstacles à son bonheur.

CHAPITRE XIV.

Etrange Proposition.

Lady Melmoth combla l'espoir de sir Henry, en lui donnant un héritier. La joie causée par cet événement réveilla pour un moment sa tendresse assoupie, et le rendit plus assidu dans sa famille : mais une fois la nouveauté passée, il reprit ses anciennes habitudes.

Le printems était déjà fort avancé. Lady Melmoth, décidée à remplir en entier ses devoirs de mère, avait renoncé aux plaisirs bruyans, aux assemblées tumultueuses de la capitale. Elle demanda à sir Henry la permission de retourner à Melmoth-

Parck, où elle pourrait donner tous les soins nécessaires à la santé de son enfant. Il y consentit volontiers, tant pour l'intérêt de son fils que pour se délivrer d'une gêne qui lui devenait insupportable.

Tout fut bientôt prêt pour le départ de lady Melmoth, et elle revit avec plaisir son château de Gloucester-Shire, ses vastes et commodes appartemens, et les sites délicieux dont il était environné. Heureuse d'observer les progrès rapides et les forces croissantes de son petit Henry, cette tendre mère se trouvait payée de tous ses sacrifices par un sourire, par une caresse de son fils.

Lady Montague avait prévu cet arrangement, et sut en tirer parti.

Elle ne manquait jamais d'engager lady Palmerston à ses réunions particulières, lorsque sir Henry en était : par ce moyen, elle leur fournissait de fréquentes occasions de faire éclater leur passion réciproque.

Sir Arthur Palmerston, forcé de renoncer à l'espoir du bonheur domestique qu'il s'était flatté de trouver dans son union avec Sophia, s'était jetté dans la politique. Il s'y livrait avec cette ardeur que l'on met généralement à poursuivre un objet dont on espère quelque distraction. Ses occupations l'éloignèrent plus souvent de chez lui, et sa femme en eut plus de liberté pour se livrer à tous les écarts de son imagination. La naissance d'une

fille ne put arrêter un instant les extravagances de cette mère à la mode. L'enfant fut confié à une nourrice, et l'élégante Sophia reparut sur la scène qu'elle avait abandonnée pour un moment avec répugnance, plus belle et plus séduisante que jamais.

Quelquefois sir Henry allait voir Louisa dans sa solitude. Alors il admirait ce rare et parfait modèle des mères. Il contemplait l'ange charmant attaché à son sein, et déjà sensible aux tendres caresses qu'elle lui prodiguait ! Alors les plus doux sentimens d'estime et de respect s'emparaient de son cœur, et il regardait Louisa comme supérieure à toutes les femmes. Cependant, quand il retournait à Lon-

dres, quand il voyait la spirituelle, l'enchanteresse Sophia, pleine de cette vivacité qui avait pour lui un charme particulier ; il n'était plus le même ; il sentait intérieurement qu'au milieu de tout son éclat, Sophia manquait des qualités essentielles qui faisaient de Louisa une femme accomplie : cependant il ne pouvait résister à l'impression qu'elle faisait sur ses sens, et prouvait ainsi cette vérité, *que l'admiration peut se passer de l'estime.*

Les attentions marquées de sir Henry pour lady Palmerston choquèrent enfin sir Arthur qui, pour rompre cette trop grande intimité, accepta un emploi en Irlande ; et pressa lady Palmerston de l'accompagner dans ce pays. Elle se plai-

gnit hautement, et protesta d'abord contre l'injuste arrêt qui l'arrachait à tous ses amis : mais elle ne put rien gagner, et, malgré son mécontentement, se vit obligée de céder.

D'abord sir Henry s'affligea de son absence; et comme il espérait trouver dans les caresses de son fils une ressource contre la mélancolie, il retourna chez lui machinalement. Il y fut reçu par l'aimable Louisa avec le plus tendre empressement, sans le moindre reproche, et s'étonna bientôt d'avoir pu négliger un si précieux trésor.

Les plaisirs que goûtait sir Henry dans la société de lady Melmoth, avaient pour lui le charme de la nouveauté. Ce n'était plus cette

femme froide et inanimée, telle qu'il l'avait vue lorsqu'il l'entraînait au milieu d'un monde frivole où ses goûts, ses inclinations étaient sans cesse contrariés; il la retrouvait brillante de gaîté, de grâces et de vivacité. Un jugement solide, un aimable enjouement, un goût exquis, un esprit délicat et cultivé, donnaient à sa conversation un charme indéfinissable, et sir Henry ne put voir sans étonnement et sans admiration, la réunion de tant de qualités si rares. Louisa connaissait parfaitement la littérature anglaise, française et italienne : mais elle était si modeste que sir Henry ignorait encore ses talens deux ans après son mariage.

Ma chère amie, dit-il un jour,

combien je suis fâché que votre modestie m'ait si long-tems privé de tant de perfections, et m'ait laissé croire que je n'avais qu'une femme ordinaire, lorsque je possédais le modèle de son sexe !

On se figure aisément avec quel plaisir lady Melmoth reçut un compliment si flatteur : elle répondit, en serrant la main de son mari : Tous mes vœux sont accomplis ; tous mes sacrifices oubliés : le monde ne peut rien m'offrir de comparable à l'amour de sir Henry.

Mais il ne faut pas fatiguer le lecteur en nous appesantissant sur ces scènes d'amour conjugal : poursuivons notre récit.

A son arrivée à Melmoth-Park, Louisa s'était hâtée de demander

des nouvelles de la famille Dormer. Elle avait appris avec peine que tout avait été vendu au presbytère, et qu'un nouveau pasteur et sa famille étaient venus l'habiter. On disait généralement que Mr. Dormer était parti pour Madère dont les médecins avaient conseillé le séjour pour la santé de miss Dormer.

Sans savoir rien de positif, lady Melmoth acquit cependant la certitude que ses amis étaient à jamais perdus pour elle. Toutefois, malgré le chagrin que lui causait leur départ, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder comme un événement heureux ; car les reproches mystérieux, sans cesse adressés par la malheureuse Caroline à sir Henry, lui avaient donné de cruelles

alarmes, tant par leur cause que par leurs effets : la première était ensevelie dans l'obscurité ; les seconds semblaient menacer son repos ; et sir Henry avait toujours manifesté son mécontentement lorsqu'il avait été question de cette infortunée. Lady Melmoth avait nourri l'espoir d'un éclaircissement : mais la défense contenue dans la lettre d'adieu de M. Dormer, l'avait entièrement détruit ; et sa curiosité se trouvait excitée plus péniblement que jamais.

Un jour que Louisa faisait une promenade avec son époux, ils arrivèrent, sans y prendre garde, à la vue du Presbytère.

Qui demeure là, dit sir Henry en montrant la maison ?

M. Barber.

Barber ! Barber ! répéta sir Henry ; il me semble que le pasteur a un nom différent !

C'est le nom du Pasteur actuel ; l'ancien a quitté ce pays, avec sa famille.

Le ciel en soit loué, dit sir Henry avec une vivacité qu'il ne put contenir. Ne connaissiez-vous pas sa fille ? ajouta-t-il en observant lady Melmoth avec un regard pénétrant.

Oui ; je l'ai vue deux ou trois fois ; elle était bien intéressante !

Vous a-t-elle conté sa longue et mélancolique histoire ?

Elle ne pouvait faire un récit suivi : mais sa conversation avait

toujours une couleur sombre et triste.

Sa folie était évidente, car elle prétendait me connaître ; ne vous a-t-elle jamais révélé la cause de cette étrange idée? — Jamais : mais son secret a été vingt fois sur le point de lui échapper.

Il est fort heureux qu'elle ne vous ait pas rempli l'imagination de ses sombres rêveries : cela vous aurait fait mal. Mais, dites-moi, était-elle réellement à notre bal masqué ?

Elle y est venue : mais c'était sur la demande de son père que je lui avais envoyé un billet d'invitation. Elle avait entendu parler de notre fête, et désirait si vivement de la voir, que M. Dormer m'écrivit

pour obtenir cette grâce de ma complaisance....

A peine Louisa eut-elle prononcé le nom de M. Dormer, qu'elle rougit en se rappelant la recommandation du respectable pasteur. Mais quelle fut sa terreur, lorsque, jetant un regard timide sur son époux, elle remarqua sa pâleur, son émotion, et ses yeux étincelans de colère !

Il garda long-tems le silence : mais, à la fin, se tournant vers Louisa : Je suis désolé, lui dit-il, d'avoir à soupçonner votre sincérité : cependant j'ai peine à croire que vous n'en sachiez, sur le compte de ces gens, plus que vous n'en voulez avouer ; et, voyant qu'elle allait répliquer, il continua :

N'entreprenez pas de vous justifier sans connaître positivement mes soupçons ; le tems me prouvera si vous m'avez dit la vérité....... Laissons cette conversation ; je suis trop ému. Permettez que je vous quitte un moment ; je vous rejoindrai au dîner.

A ces mots, sir Henry s'enfonça dans le bois et disparut bientôt aux yeux de lady Melmoth qu'il laissa saisie d'étonnement et de crainte.

Bientôt les caresses du jeune Henry et son babil innocent ramenèrent le calme dans son âme. En effet, elle ignorait elle-même la cause du trouble qu'elle avait éprouvé aux questions de sir Henry, car elle n'avait jamais rien fait ni rien dit dont elle eut à rougir,

soit à l'égard de la malheureuse Caroline soit à l'égard de tout autre.

Sir Henry reparut au dîner avec sa gaîté ordinaire, et, depuis ce jour, il ne reprit jamais cette conversation. Louisa coulait ses jours paisibles au sein de l'amour et de la félicité : mais les rudes coups de l'adversité devaient bientôt renverser l'édifice de son bonheur.

Pendant trois années, Louisa jouit d'un bonheur parfait. Elle devint mère d'une fille charmante qui partagea toute sa tendresse avec le jeune Henry. Cet événement la décida à prolonger son séjour à Melmoth-Park.

Ses enfans, pleins de vigueur et de santé, croissaient sous l'œil vigi-

lant de leur tendre mère, et prouvaient, par leurs progrès rapides, l'excellence du système qu'elle avait adopté, en ne se reposant sur personne du soin de veiller sur ces êtres chéris.

Sir Henry Melmoth, sans contrarier les goûts de son épouse, ne résidait pas constamment à Melmoth-Park, dont la solitude était cependant égayée par ses fréquentes visites, et celles de quelques amis choisis.

Lady Melmoth avait une correspondance suivie avec lady Palmerston. Les descriptions de ses voyages, les portraits originaux, les conversations piquantes, retracées par Sophia, lui procuraient d'agréables distractions.

Le cœur de lady Melmoth était

plein de confiance et de générosité. Quoique souvent affligée de la préférence que sir Henry paraissait donner à Sophia, elle avait courageusement combattu et repoussé la jalousie qui cherchait à se glisser dans son cœur. Elle éprouva donc un sincère plaisir quand elle apprit que sir Arthur et son épouse revenaient en Angleterre, et se proposaient d'être à Londres au mois de février.

Lady Palmerston écrivit à Louisa la lettre suivante, pour lui annoncer son arrivée dans la capitale.

Ma chère Louisa,

« Vous êtes une seconde madame de Genlis ; comme elle vous vous consacrez toute entière à l'éducation de

vos enfans, vous vous renfermez chez vous pour veiller plus constamment sur eux; mille talens divers charment votre solitude, et votre système d'éducation fera sans doute autant de bruit que celui de cette femme célèbre. En conséquence, je meurs d'envie de vous confier mes deux marmots, car je suis d'une bêtise complète pour tout ce qui concerne les enfans. J'irai visiter votre ermitage la semaine prochaine et chercher votre réponse. Arthur va me faire des scènes épouvantables, j'en suis sûre, lorsqu'il sera témoin de votre conduite exemplaire; au nom du ciel, épargnez-moi ses persécutions en vous chargeant de mes petits bambins. A propos, Sophia a appris à jurer; vous ne pouvez imaginer combien elle est plaisante en me disant les *paroles méchantes*;

c'est ainsi qu'elle les appelle. Arthur se désole et prétend que je dois tout faire pour détruire cette détestable habitude : mais je ne saurais gronder cette petite flatteuse, elle est trop gracieusement coupable , et moi trop effrayée quand elle me boude. Tout cela ne vous fait-il pas pitié !

» Si vous consentez à vous charger de mes tapageurs, ma chère amie, vous me comblerez de joie ; mais je ne vous cache pas que vous aurez alors une besogne assez difficile, car mes enfans n'auront point, sans doute, la douceur et la tranquillité des vôtres. Adieu, chère Louisa. Je ne vous demande cette grâce que pour très-peu de tems, car l'année prochaine je prétends être moi-même un modèle des vertus domestiques. »

SOPHIA.

Lady Melmoth fit la réponse suivante à cette folle épître.

Ma chère Sophia,

« Quand vous avez bien voulu me choisir pour me charger, pendant quelque tems, du soin de vos enfans, vous n'avez pas pensé, j'en suis certaine, que j'hésitasse à répondre à votre confiance en acceptant une si douce fonction. Amenez-donc avec vous, la semaine prochaine, ces charmantes créatures, et soyez persuadée que je ferai tout au monde pour les rendre heureuses.

» Ne craignez point que mes occupations soient dérangées par cet accroissement de ma famille. Je suis, comme vous le savez, livrée toute entière aux soins domestiques, et heureuse seulement dans mon intérieur.

» Quant à vous, ma chère, vous êtes destinée à briller dans le grand monde et à faire les délices de tous les cercles que vous embellissez de votre présence ; mais moi, je suis vraiment l'être le moins propre à paraître sur ce théâtre. Suivons donc chacune la route que nous a tracée la nature ; et soyez convaincue que je n'envie point votre partage.

» Adieu. J'attends votre arrivée avec impatience. Henry, qui se trouvait à Londres, a été plus heureux que moi : il vous a déjà vue ; mais je prendrai ma revanche. »

LOUISA MELMOTH.

CHAPITRE XV.

Épreuve cruelle.

Sir Arthur et lady Palmerston, accompagnés d'une voiture où étaient leurs enfans avec les gouvernantes, arrivèrent à Melmoth-Park la semaine suivante : sir Henry ne les avait précédés que de deux jours.

Lady Melmoth reçut ses hôtes avec la grâce et l'affabilité naturelles à son caractère, et montra pour les enfans de son amie la tendresse la plus affectueuse. Sir Arthur en fut touché jusqu'aux larmes, et dit à son épouse, quand ils furent seuls : Jamais une femme ne me

paraît si aimable qu'en remplissant les devoirs sacrés imposés à une mère. Que de douceur, que de bonté dans un cœur rempli par la tendresse maternelle ! Lady Melmoth vient d'accueillir nos chers enfans avec une chaleur d'affection qui leur était inconnue jusqu'à présent.

Ne pouvez-vous donc jamais louer les vertus de lady Melmoth qu'à mes dépens, répliqua Sophia avec aigreur ? Voilà le langage ordinaire des hommes : jamais contens de ce qu'ils possèdent, toujours admirateurs du bien d'autrui. C'est dommage que vous n'ayez pas connu Louisa avant qu'elle fût mariée ; vous auriez été beaucoup plus heureux avec elle qu'avec moi !

Il faudrait être bien difficile pour ne pas vivre heureux auprès de lady Melmoth, répondit sir Arthur : mais c'est de vous, Sophia, que je veux tenir tout mon bonheur ; et voilà pourquoi je me plains que vous négligiez des agrémens faits pour vous rendre encore plus aimable.

J'aurais désiré connaître plus tôt vos véritables sentimens, reprit Sophia : mais il est trop tard maintenant ; jamais, je vous l'avoue, je ne deviendrai une femme de ménage.

Ma chère Sophia, reprit sir Arthur, comment pouvez-vous accueillir avec tant de dureté une aussi douce remontrance ? N'ai-je pas toujours été plein d'indulgence et

d'amour pour vous? Ai-je jamais contrarié vos plaisirs? N'ai-je pas, au contraire, sacrifié à votre satisfaction et mes inclinations et mes goûts?

Le mari le plus tyrannique, reprit Sophia, vante toujours son indulgence, et cherche à faire passer sa femme pour un monstre d'ingratitude. Permettez-moi cependant, sir Arthur, de vous faire observer que la fortune que je vous ai apportée me donne des droits à cette indulgence dont vous faites tant de bruit. En ai-je besoin, jé vous le denande, parce que je veux me montrer dans le monde avec l'éclat qui convient à mon rang et à ma fortune? Je vous le répète, vous auriez dû épouser lady Mel-

moth et moi sir Henry : tout alors eût été pour le mieux ; maintenant tout est mal.

Sophia, répondit sir Arthur affligé et blessé, je ne veux accuser de tout ceci que votre extrême légèreté. C'est elle, je l'espère, et non votre cœur, qui vous a inspiré des expressions aussi dures ! mais laissons cela ; je m'en rapporte à votre bonté naturelle ; elle vous fera sentir avec quelle cruauté vous venez de me traiter.

Cette indulgente remontrance ne produisit pas sur le cœur de Sophia l'effet qu'attendait sir Arthur. Lady Palmerston, bien loin d'éprouver de la reconnaissance pour la douceur de son époux, s'efforçait de se prouver à elle-même qu'il était

déraisonnable dans ses vœux, injuste dans ses plaintes; nous ajouterons avec regret que les adulations perpétuelles et les hommages de sir Henry ne contribuaient pas peu à pervertir son cœur.

La passion de sir Henry s'était réveillée avec plus de force que jamais! Il semblait que le sort obligeait cet homme, si peu digne du trésor qu'il possédait, à repousser de ses lèvres la coupe de la félicité!

Sir Henry Melmoth avait détruit le bonheur de plus d'une innocente famille, et devait causer encore bien des malheurs!

Les vertus, la beauté, les grâces de lady Melmoth avaient pour un moment ramené son époux et ranimé dans son cœur la plus vive

tendresse. Avant l'arrivée de lady Palmerston, il aurait juré lui-même que ce cœur inconstant était fixé pour jamais; mais à peine cette enchanteresse parut-elle, qu'il s'abandonna sans réserve à sa passion désordonnée.

Lady Melmoth fut la dernière à soupçonner tant de dépravation. Pleine de cette confiance qui caractérise les ames pures, elle mettait toutes ses espérances de bonheur dans l'amour de son époux. Elle le trouvait toujours le même en apparence; et convaincue de l'agréable idée qu'elle possédait toutes ses affections, elle était loin de redouter l'orage prêt à fondre sur sa tête, lorsque cette flatteuse illusion fut détruite pour jamais.

L'ouverture du parlement, qui obligea sir Arthur à quitter Melmoth-Park après un court séjour, avait aussi rappelé à Londres la foule des gens à la mode. Lady Palmerston déclara qu'il lui était impossible de laisser partir son mari seul. Elle avait d'ailleurs mille arrangemens à faire, mille changemens à ordonner avant l'hiver, disait-elle ; autrement elle n'aurait jamais consenti à s'éloigner sitôt de l'intéressant petit groupe, ni de sa chère Louisa, avec qui elle aurait voulu rivaliser de soins et d'attentions.

Oh! je serai tout-à-fait jalouse, ajouta lady Palmerston ; car ces marmots vous aiment beaucoup plus que moi, ma chère Louisa!

Ils seraient bien ingrats s'ils ne le faisaient pas, dit sir Arthur. J'ai rarement trouvé l'ingratitude dans un cœur pur : cette mauvaise herbe ne germe que dans ces terreins où la vanité et l'égoïsme étouffent toutes les semences des vertus sociales.

Savante dissertation pour prouver que les enfans ont raison de ne pas aimer leurs parens ! répondit Sophia avec amertume.

Dites plutôt : pour prouver qu'il est honteux pour les parens de ne pas savoir se concilier l'attachement de leurs enfans, répliqua sir Arthur.

Ces petites querelles conjugales sont très-amusantes sans doute, reprit Sophia avec légèreté : cepen-

dant venez ici, sir Henry ; vous n'êtes pas, je le suppose, aussi bourru que votre ami : voulez-vous faire une partie d'échecs pour me distraire ?

Sir Henry accepta avec transport ; et sir Arthur, outré de l'indifférence de sa femme, prit son chapeau et s'enfonça dans le parc. Il y resta près de deux heures sans prendre garde à la neige qui tombait avec abondance, tant il est vrai que le combat des passions, les tourmens du cœur, rendent l'homme insensible au plus terrible choc des élémens.

Les mêmes motifs conduisaient à Londres sir Henry et sir Arthur. Une armée allait s'embarquer pour le Portugal, et ils paraissaient l'un

et l'autre désignés pour faire la campagne. C'est pourquoi lady Melmoth voyait avec plus de répugnance que de coutume son mari s'éloigner.

Mon cher Henry, lui dit-elle, promettez-moi de me mander positivement si l'intérêt de votre patrie vous appelle au poste du danger. Je veux alors voler près de vous, et ne pas perdre un seul des momens qui s'écouleront jusqu'à votre départ. Dans le cas contraire, je reste ici; car nos chers enfans ont un trop grand besoin de ma présence.

Vous serez instruite de tout, ma chère amie, je vous le jure! Ainsi comptez que mon départ n'aura

pas lieu, si je ne vous prie pas de venir me joindre à Londres.

Sir Arthur témoigna à lady Melmoth la plus vive reconnaissance pour sa complaisance et sa bonté, et recommanda mille et mille fois ses enfans à sa tendre affection.

Ma Sophia, dit-il, est déjà toute autre depuis son séjour ici. La charmante Louisa, qui n'a rien à désapprendre, sera pour ma fille le plus parfait modèle. Considérez, chère lady Melmoth, que ces pauvres enfans n'ont déjà plus de mère ! Que bientôt peut-être ils n'auront plus de père ! Conservez-leur, je vous en conjure, votre maternelle tendresse : quelque chose me dit qu'ils vous récompenseront un jour de vos bontés.

Lady Melmoth rassura ce père inquiet, en lui disant qu'elle était bien loin de vouloir retirer sa promesse; qu'il devait être parfaitement tranquille et certain qu'elle traiterait ses enfans comme les siens, et les garderait autant qu'il le désirerait.

Femme angélique! s'écria sir Arthur, puisse le ciel récompenser tant de vertus!... Souvenez-vous que je regarde vos paroles comme une promesse solennelle : et dès ce moment, peut-être le dernier où j'aurai le bonheur de vous voir, souffrez que je vous lègue mes enfans! Adieu, la plus parfaite des femmes!.... Incapable de supporter plus long-tems les émotions qui déchiraient son cœur, sir Arthur

se précipite hors de l'appartement avec l'expression du désespoir !

Les adieux de lady Palmerston à ses enfans et à son amie furent bien différens! Elle remercia celle-ci, assez légèrement, des soins qu'elle allait prodiguer à ses enfans. — Véritablement, lui disait-elle, vous êtes la plus parfaite des créatures : sir Henry n'est pas digne de vous; Arthur vous aurait beaucoup mieux convenu; mais, dans ce bas monde, tout est pour le pire. Il faut cependant se résigner.

Ne me plaignez pas tant, je vous prie, répondit Louisa, d'être unie au seul homme que je pouvais aimer. S'il a des défauts, j'ai les

miens : nous nous les pardonnons mutuellement.

En embrassant ses enfans, lady Palmerston leur recommanda d'être bien sages, et d'obéir ponctuellement à lady Melmoth.

Oh oui, répondit la petite Sophia : nous aimons trop maman Melmoth pour la chagriner. Elle nous rendra aussi bons que Laure et Henry; et alors il ne faut plus que nous retournions à la maison; vous et papa, vous viendrez nous voir ici : cela vaudra bien mieux.

Oui, oui, répondit lord Palmerston; je crois que je ferai bien de vous en faire cadeau, ma chère Louisa. Qu'en dites-vous ?

Dans ce moment, la voiture qui emmenait sir Arthur, son épouse

et sir Henry, s'éloigna rapidement. Lady Melmoth eut besoin de tout son courage pour chasser la tristesse que lui causait le départ de tant d'objets chéris, dont la société avait donné des charmes à sa solitude ; mais ses enfans la consolèrent, et lui rendirent sa sérénité ordinaire.

Pendant les premières semaines de son séjour à Londres, sir Henry écrivait régulièrement à son épouse et lui faisait le détail de ses amusemens dans le grand monde. Insensiblement ses lettres devinrent plus courtes et moins fréquentes. Les affaires du parlement lui servaient constamment d'excuse.

Le printems était déjà fort avancé, presque tous les régimens étaient partis, et rien n'annonçait que sir

Henry et sir Arthur eussent été désignés pour un commandement. Le long silence de son époux commença donc à inquiéter lady Melmoth. Elle s'imagina que son cher Henry était sur le point de s'éloigner, et qu'il voulait, par une tendresse mal entendue, lui cacher cette fâcheuse nouvelle jusqu'au dernier moment.

Un matin, lady Melmoth se rendit à l'extrémité du parc, pour rencontrer plus tôt le courrier qu'elle envoyait chaque jour prendre les lettres à la ville voisine. Elle revenait abattue et silencieuse, après avoir vainement cherché dans le paquet la lettre qu'elle attendait avec impatience. Les enfans folâtraient autour d'elle, et Henry quit-

tait souvent sa favorite Sophia pour prier sa chère maman de n'être pas si triste.

Papa viendra bientôt, disait-il, et le papa de Sophia aussi; alors nous serons tous heureux!

Louisa s'était baissée pour embrasser l'aimable enfant; Sophia et Laure lui disputaient cette douce faveur, lorsque tout-à-coup la vue d'une chaise de poste qui s'avançait sur l'avenue, au galop de quatre chevaux, vint frapper de surprise le petit groupe.

C'est papa, c'est lui, dit Henry; et il s'élance à la rencontre de cet hôte si désiré

Lady Melmoth, loin de ressentir les émotions de la joie, éprouvait une inquiétude secrète qu'elle ne

pouvait s'expliquer ni surmonter. L'idée vague que son mari ne revenait que pour lui faire ses adieux, bouleversait son imagination ; et au lieu de s'avancer vers la voiture, elle restait immobile à la place d'où elle l'avait aperçue.

La voiture arriva enfin tout près d'elle, s'arrêta. Un homme descendit, et Louisa, confondue, reconnut lord Montague !

Accordez-moi un moment d'entretien particulier, ma chère lady Melmoth, dit-il en lui présentant la main pour la conduire à la maison.

Il y avait quelque chose de si triste dans le maintien et la physionomie de lord Montague, de si effrayant dans son silence, que

lady Melmoth n'osa risquer une seule question sur le motif de sa visite; et qu'en entrant dans le parloir elle tomba sur la chaise la plus proche, en s'écriant avec l'accent du désespoir:

Parlez, parlez, milord; je suis préparée à tout!

O! la plus offensée, la plus aimable des femmes, dit lord Montague, mon cœur saigne du coup terrible qui va percer le vôtre!... Intéressante victime de la plus noire perfidie, ne vous laissez pas accabler par un malheur si peu mérité. Vos vertus sont connues et appréciées par des amis bien plus dignes de votre affection que les perfides auxquels vous avez jusqu'ici prodigué ce trésor!

Au nom du ciel, expliquez-vous? dit Louisa respirant à peine; l'attente est un supplice affreux!

Sachez donc, reprit le lord, que l'homme chéri si tendrement par vous, que l'amie honorée de toute votre confiance, ont payé votre tendresse par l'abandon, votre confiance par la trahison! Sir Henry Melmoth a enlevé Lady Palmerston....

Le tonnerre, tombant sur la malheureuse Louisa, n'aurait pas produit un effet plus prompt que cette nouvelle fatale. Pâle, inanimée, elle tomba sans connaissance; et lord Montague, saisi d'effroi, crut, en la relevant, qu'elle avait cessé d'exister.

Il appela sur-le-champ du se-

cours, et informa la femme de charge du malheur qui avait occasionné l'évanouissement de sa maîtresse. La confusion régna dans toute la maison; le médecin fut appelé, et lady Melmoth portée dans son lit. Lord Montague se retira alors dans le parc, pour y attendre le résultat des secours administrés à l'infortunée Louisa. On désespéra long-tems de la rappeler à la vie; mais enfin la bonté de sa constitution triompha.

A peine la douce victime eut-elle repris ses sens, que la religion lui retraça les devoirs qu'elle avait à remplir, comme plus sacrés que jamais; et son excellent cœur, incapable d'égoïsme, reprit une force héroïque.

Il faut non-seulement souffrir, mais agir, pensa-t-elle ! Ces pauvres innocens, qu'un sort fatal a privés de la tendresse de leur père, n'ont plus que moi seule. Essayons, non-seulement de surmonter un chagrin inutile, mais de trouver des consolations dans leur amour que leur malheur doit rendre encore plus cher à mon cœur déchiré !

Aussitôt que lady Melmoth fut en état de recevoir, lord Montague envoya savoir de ses nouvelles et demander ses ordres pour Londres où il allait retourner sur-le-champ.

Lady Selina et lady Charlotte, faisait-il dire, s'estimeraient heureuses si lady Melmoth leur permettait de venir auprès d'elle dans cette douloureuse circonstance, et

si leur société pouvait lui fournir quelque consolation.

Dites à lord Montague, répondit Louisa, que, dans un moment comme celui-ci, je n'ai qu'un seul espoir de consolation. La religion est le refuge du malheureux; et son secours divin me donnera la force nécessaire pour supporter mon infortune. Ajoutez que je n'en suis pas moins reconnaissante des attentions de lord Montague, que je le remercie de son offre obligeante, mais que je ne puis l'accepter.

A la réception de ce message, lord Montague s'affligea de la résolution prise par lady Melmoth; et, après l'avoir recommandée aux soins de ses fidèles serviteurs, il

repartit triomphant d'une évènement qui devait, suivant lui, le conduire enfin au but de tous ses désirs.

La vanité blessée, et l'amour trahi, pensait-il, ont bien du pouvoir sur un cœur féminin. Lady Melmoth méprisée, abandonnée, se vengera sans doute, comme c'est l'usage. Déjà, elle a pour moi de la reconnaissance ! Dans le malheur, le cœur s'amollit et devient plus susceptible de recevoir les impressions; elle tombera en mon pouvoir, et je saurai détruire ces principes de religion et de vertu qui ont, jusqu'à ce jour, protégé sa pudeur.

Ainsi raisonnait cet homme sans principes, en poursuivant sa route

vers Londres, tandis que l'innocente victime de ses complots cherchait dans la tendresse maternelle un soulagement aux tourmens de son cœur.

En revoyant les enfans de la perfide Sophia, elle éprouva d'abord une sensation pénible, et fut obligée de faire un effort pour les recevoir avec sa tendresse ordinaire : mais son cœur généreux repoussa l'idée cruelle de rendre ces innocentes créatures responsables des fautes de leur mère. Elle se rappelait trop bien la touchante prière de sir Arthur au moment de son départ !

Pauvres abandonnés, disait l'aimable affligée en les pressant sur son cœur, non ! tant que je vivrai,

vous ne sentirez jamais qu'il vous manque une mère! Toujours je serai votre protectrice et votre guide; je veillerai sans cesse, afin que le vice ne vienne pas souiller vos âmes innocentes et vous enlever le plus précieux des biens, *la Vertu !* Ah! si votre malheureuse mère, dès son enfance, avait été pénétrée des principes sacrés de la religion, la piété aurait poussé de profondes racines dans son cœur, et sa vertu aurait reposé sur une base inébranlable!

Les enfans ne comprenaient encore rien à ses discours; mais affligés du chagrin de leur chère maman, ils employaient mille ruses enfantines pour la distraire.

Créatures chéries, disait-elle

en répandant de douces larmes, qu'elles sont insensées les mères qui croient trouver le plaisir autre part que dans la tendresse et l'amour de leurs enfans! Oh! combien je préfère ma situation, toute abandonnée que je suis, à celle de l'égarée et malheureuse Sophia! O Henry! n'éprouves-tu donc aucun remords en déchirant un cœur qui t'adore! Prends garde: l'épine cruelle est cachée sous les fleurs dangereuses dont tu fais tes délices; leur éclat passera bientôt; l'épine seule restera enfoncée dans ton cœur! Puisse, alors, mon pardon t'atteindre, et te consoler au terrible moment du repentir!

C'est ainsi que l'aimable Louisa passa les premiers momens de sa

douleur, et prouva qu'il n'est point de malheur que la religion ne rende l'homme capable de supporter; point de situation dans la vie que n'adoucisse le contentement d'une conscience sans reproche!

CHAPITRE XVI.

Un Enlèvement.

Il faut raconter maintenant le fatal évènement qui venait de détruire la félicité de deux familles si heureuses jusqu'alors.

Lady Palmerston, à son retour à Londres, se lança plus avant que jamais dans le tourbillon. Mais sir Arthur, de jour en jour plus dégoûté de toutes ces folies, partageait rarement ses plaisirs. Les affaires du parlement remplissaient la plus grande partie de son tems, dont il employait le reste à gémir sur la conduite de sa femme.

Sir Henry Melmoth profita de

l'absence de sir Arthur pour accompagner partout son épouse, et bientôt, dans les cercles les plus frivoles comme les plus graves, on répéta que lady Palmerston suivait l'exemple de toutes les folles à la mode, et qu'elle aurait incessamment son article dans les papiers publics.

Quelques reproches adressés à lady Palmerston par son époux, hâtèrent sa fuite qu'elle projettait depuis quelque temps.

Madame, lui dit-il un jour, si vous ne faites aucun cas de votre propre honneur, je vous déclare que je ne souffrirai pas impunément que vous portiez atteinte au mien. Il faut donc vous conduire avec plus de circonspection ou vous

préparer à une séparation. J'y suis fermement résolu. Chacun parle des assiduités de sir Henry ; on y voit un sentiment plus tendre que celui de l'amitié : c'est à vous, madame, à imposer silence à ces bruits injurieux. Je vous prie sérieusement de prendre en considération mes avis.

La contenance de Sophia annonçait une réponse injurieuse : sir Arthur lui imposa silence et se retira sur-le-champ.

Furieuse du froid mépris qu'il lui avait témoigné, elle jura de s'en venger.

Il m'a soupçonnée, s'écria-t-elle : Eh bien, ce ne sera pas en vain.

Elle fit mettre ses chevaux sur-le-champ et vola chez sir Henry, qui

se trouvait au logis. Elle renvoya ses domestiques, et l'entraînant dans le jardin, elle lui peignit, dans les termes les plus exagérés, la tyrannie dont elle était victime, et implora sa protection.

La tentation était trop forte pour un homme qui n'avait jamais su résister à ses passions. Il céda donc au premier choc; et, pour complaire au ressentiment mal fondé d'une femme légère, il n'hésita pas à sacrifier sa femme, ses enfans, ses amis, et l'estime générale dont il avait joui jusqu'à ce jour malgré ses erreurs.

Le couple aveuglé partit le jour même; et sir Arthur eut la première nouvelle de son malheur par le

billet suivant que Sophia avait laissé dans son appartement :

« Vous êtes la cause du malheur
» que vous redoutiez : je ne me sou-
» mettrai pas plus long-tems à votre
» tyrannie ! Adieu. Je fuis sur les ailes
» de l'amour, de la liberté et du bon-
» heur ! »

Femme sans pudeur, s'écria sir Arthur en lisant ce fatal écrit, vous aviez brisé les liens les plus sacrés de la nature : ceux du mariage pouvaient-ils donc vous retenir ! Dès ce moment je vous bannis à jamais de mon cœur, et je le consacre tout entier à mes enfans. Quel outrage cruel pour cet ange dont l'amour les dédommage de la perte d'une mère dénaturée ! Mais, hélas ! pour-

ra-t-elle voir encore les enfans de celle qui l'a si indignement trahie? Ah ! s'il est un cœur capable de tant de générosité, c'est le cœur de lady Melmoth.

Cependant nos coupables amans, sans songer à l'ignominie qui les poursuivait, s'étaient réfugiés dans une campagne éloignée, afin d'échapper à toutes les perquisitions : mais ils y cherchèrent vainement les plaisirs inconnus, les jouissances délicieuses dont ils s'étaient flattés. Le repentir qui suit sans relâche le coupable, et la honte son inséparable compagne, leur présentaient à tous les momens un miroir où ils se voyaient dans toute leur difformité.

Lady Palmerston reconnut bien-

tôt que sa gloire et son règne étaient passés pour jamais ; que tous les liens qui l'unissaient à la société étaient rompus ; et qu'elle était désormais condamnée à vivre dans une éternelle solitude ou dans la société de femmes déshonorées comme elle.

Triste et malheureuse conviction, mais certaine et honteuse conséquence du parti qu'elle avait pris.

Ce n'était pas seulement la vertu que Sophia avait outragée par sa honteuse folie. Cette idole favorite dont les charmes trompeurs lui avaient coûté le sacrifice des vrais biens de la vie, la vanité, se trouvait humiliée sans espoir de se relever jamais !

Et qu'avait-elle gagné à cet échange? Quelle était la récompense d'un tel sacrifice? Les plaisirs d'un cœur en proie au délire de l'amour, d'un cœur torturé par des remords et un repentir inutile, et qui maudissait déjà la cause d'un malheur sans remède.

Mais laissons-les jouir quelques momens des fruits d'une faute qu'ils doivent payer si cher, et retournons à l'aimable et désolée lady Melmoth, dont les vertus brillent encore d'un nouvel éclat au sein de l'adversité dont elle éprouve les plus rudes atteintes.

Cependant son visage amaigri, son teint décoloré, ses yeux ternes et toujours humides de larmes, ne décélaient que trop les angoisses de

son cœur. Sa tendresse pour un époux ingrat lui suggérait mille craintes pour sa sûreté ; son imagination troublée lui présentait sans cesse un ami outragé et furieux, menaçant la vie de cet époux qu'elle chérissait encore malgré son crime.

Sa main tremblait ; son cœur palpitait d'un pressentiment sinistre, chaque fois qu'elle recevait les papiers publics. Un jour elle y trouva le paragraphe suivant :

« La fuite récente de deux per-
» sonnes de haut rang est sur le point
» d'avoir une issue funeste. La re-
» traite des fugitifs a été découverte ;
» l'époux, justement irrité, a envoyé
» à son ancien ami un cartel que ce-
» lui-ci a, dit-on, accepté. On ima-
» gine facilement dans quel désespoir

» est plongée la personne cause de
» cette sanglante catastrophe. »

A peine lady Melmoth eût-elle achevé cette pénible lecture, qu'elle tomba sans connaissance. Revenue à la vie, l'imminence du danger lui prêta des forces, et elle écrivit sur-le-champ à sir Arthur Palmerston :

« Si, dans l'horrible situation où
» je me trouve, je puis espérer de
trouver quelque pitié pour mes souf-
» frances, ce ne peut être que dans
« le cœur d'une personne livrée aux
» mêmes douleurs. Sir Arthur Palmers-
» ton peut seul concevoir l'excès de
» mon affliction, seul il peut y porter
» remède ; il ne voudra pas, j'en suis
» sûre, m'accabler sous le poids du
» malheur et priver ainsi, non-seu-

» ment mes enfans, mais les siens
» propres, des soins maternels que je
» leur prodigue. Si mon existence est,
» sous ce rapport, de quelque prix à
» ses yeux, qu'il épargne donc les
» jours du coupable, mais toujours
» cher, Henry, auquel je ne survivrais
» point. »

Cette lettre partit par un courrier qui rapporta la réponse suivante :

« Vous serez obéie, aimable Louisa.
» Les jours que vous protégez deviennent sacrés pour moi. Si vous, la
» vertu même, vous pardonnez au
» crime, est-ce à moi, si souvent
» coupable, à le punir? Non ; que le
» ciel reste seul chargé du soin de me
» venger!.... Mes enfans restent entre
» vos mains comme ôtages et garans

» de ma promesse. Ah! daignez tou-
» jours veiller sur eux, ange du ciel;
» et faites germer dans leurs âmes
» l'amour des vertus dont vous leur
» montrez le plus rare et le plus bril-
» lant modèle!

» Je vais m'embarquer pour l'Es-
» pagne: mais, avant mon départ,
» j'arrangerai mes affaires pécuniaires
» de manière à assurer le sort de mes
» enfans si je venais à mourir. Quant
» à l'objet qui cause mes malheurs, je
» lui abandonne la jouissance de tout
» son revenu, je méprise les vils
» présens de la fortune après avoir
» perdu le plus précieux de ses dons.

» Je ne suivrai point l'usage ordi-
» naire, et je ne lui rendrai pas la
» liberté dont je ne veux pas moi-
» même. Mes opinions sur le mariage,
» diffèrent des idées généralement re-

» ques. Suivant moi, ses lois sacrées
» peuvent être outragées, jamais
» anéanties; la mort seule peut rom-
» pre les liens des époux.

» Adieu, ô la plus respectable des
» femmes! Je serai bientôt sur le théâ-
» tre du carnage et de la mort: peut-
» être ne vous reverrai-je jamais! Si
» telle est ma destinée, j'emporterai
» du moins la certitude consolante de
» votre tendresse pour mes infortunés
» orphelins! Embrassez-les pour leur
» malheureux père, et parlez-leur
» souvent de mon amour pour eux.

» Adieu! Je vous jure encore de
» respecter les jours de celui qui a
» détruit pour jamais le repos de l'in-
» fortuné

» Arthur Palmerston. »

Cette lettre calma les craintes de lady Melmoth, et sa douleur prit

insensiblement la teinte d'une douce mélancolie. Elle demeura dans une entière solitude, sans autre société que ses aimables enfans.

Plusieurs de ses amis lui avaient offert de lui tenir compagnie : mais elle avait éludé leur proposition. Quelle consolation pouvaient-ils apporter à une douleur telle que la sienne ! Louisa trouvait une ressource puissante dans les soins maternels qui, d'ailleurs, éloignaient d'elle l'oisiveté, compagne ordinaire du chagrin.

Lady Melmoth était trop constamment occupée pour pouvoir se livrer sans relâche à sa douleur. Les enfans prenaient toute sa journée ; et c'était pendant le tems de leur repos qu'elle s'abandonnait à ses

sombres réflexions. Elle comparait alors les scènes de son bonheur passé avec sa situation désolante ; et son cœur était navré de désespoir.

On était alors au cœur de l'été, et il faisait alors une chaleur étouffante. Lady Melmoth s'écarta un soir du château pour jouir de la fraîcheur de la soirée, et elle était si profondément absorbée par ses réflexions mélancoliques, que la nuit arriva avant qu'elle s'en fût aperçue.

Un léger bruit qu'elle entendit tout à coup à travers les arbres, la fit tressaillir, et lui rappela qu'elle était éloignée, seule, et à une heure indue.

Saisie d'une crainte dont elle ne

se rendait pas compte, elle se hâta de retourner au château.

Bientôt sa terreur devint réelle, quand un homme s'élançant du bosquet vint tomber à ses genoux et arrêter sa marche. Mais comment peindre son étonnement, lorsqu'en essayant de se dégager elle reconnut lord Montague?

Arrêtez, charmante Louisa, dit-il en retenant par force ses mains dans les siennes; c'est en vain que vous cherchez à fuir; je veux être écouté.

Grand dieu, mylord! s'écria-t-elle avec effroi, eh! pourquoi ce moyen? Ne pouviez-vous donc vous présenter chez moi et à une heure convenable?

Non, femme charmante, répon-

dit le scélérat avec un ton pasionné. Ce que j'ai à dire est pour vous seule, et nul importun ne doit entendre mon secret. Depuis longtems je vous aime, je vous adore ; jusqu'à ce moment votre délicatesse scrupuleuse, cet appareil de vertu et de religion dont vous vous entourez, m'ont imposé. Maintenant vous êtes négligée, abandonnée de votre protecteur naturel, et le seul homme après votre époux, dont je pouvais redouter la vengeance, est, à présent, loin de l'Angleterre. Cette nuit, je devais pénétrer dans votre château par une route dont j'étais maître, et vous enlever dans une voiture disposée à cet effet. En parcourant le parc cet après-midi, j'ai remarqué que vous vous pro-

meniez seule, et j'ai soudain résolu de hâter l'exécution de mon projet. J'ai fait donner l'ordre à la voiture d'avancer ; elle est là : il faut vous résoudre à m'accompagner.

Lady Melmoth essaya d'appeler du secours ; mais lord Montague étouffant ses cris avec un mouchoir, donna le signal à ses deux complices, qui la portèrent de force dans la voiture.

A peine y fut-elle placée, que lord Montague s'élança à ses côtés. Les chevaux partirent à toute bride, et l'infortunée Louisa s'abandonna à son désespoir.

Les sanglots semblaient l'étouffer, et lord Montague, effrayé de son état, se hâta de délier le mouchoir qui couvrait sa bouche, et

essaya une ou deux fois de la réconcilier avec sa position.

Mais Louisa repoussant ce misérable avec une dignité qui sut imposer à ce cœur dépravé : Ne croyez pas m'apaiser par vos flatteries, homme détestable, lui dit-elle ; vous pouvez m'ôter la vie, mais jamais vous n'obtiendrez rien de moi.

Je puis au moins vous perdre de réputation, reprit le scélérat avec un sourire infernal. Votre irréprochable honneur ne vous attirera plus les respects, et mes plans sont trop fortement combinés pour être facilement déjoués.

La lune parut alors dans tout son éclat, et lord Montague, tirant un papier public de sa poche, lut à la

mourante Louisa le paragraphe suivant :

« On s'attend au prochain enlève-
» ment d'une autre dame de haut
» rang ; car on a observé qu'un cer-
» tain grand seigneur, célèbre dans les
» annales de la galanterie, rôdait sans
» cesse autour d'un château où une
» belle abandonnée fait semblant de
» pleurer un époux infidèle, mais se
» console en effet comme la Matrone
» d'Ephèse. »

Dites-moi, madame, ce que vous pensez de cette ruse de guerre ?

Je n'y comprends rien, répondit Louisa.

Pauvre innocente, je vais vous l'expliquer : le galant, c'est votre humble serviteur ; la belle abandonnée, c'est vous ; et l'enlève-

ment annoncé va préparer tout le monde à la nouvelle de la fuite de lady Melmoth avec lord Montague. D'après cela, on ne pourra empêcher de penser qu'elle a été volontaire.

Monstre, s'écria Louisa, est-il un cœur plus atroce que le tien? Non; je n'aurais jamais soupçonné un tel degré de perversité!

Douce créature, reprit-il avec ironie, comment votre innocence pouvait-elle imaginer un méchant de ma trempe? Mais, laissez faire, j'espère que, sous peu, vous m'aimerez à cause de mon ardente passion. En parlant ainsi, il passa son bras autour de lady Melmoth.

L'effroi allait de nouveau ravir à Louisa l'usage de ses sens, lors-

qu'elle aperçut une chaise de poste qui venait rapidement de leur côté. Repousser lord Montague, briser la glace en mille morceaux et appeler à son secours, fût pour elle l'affaire d'un moment.

La chaise de poste s'arrêta sur-le-champ, et deux hommes sautèrent à terre.

Poursuivez, criait lord Montague d'une voix de tonnerre.

Les postillons demeurèrent immobiles.

Avancez, coquins, répète lord Montague, ou je vous brûle la cervelle.

Doucement, doucement, dit un des étrangers dont l'uniforme indiquait un marin. Ils vous obéiront dans un moment. En parlant ainsi

il détachait les traits des chevaux. Maintenant, mes amis, décampez au plus vîte, fuyez la colère de ce rodomont, et ramenez-nous un couple de constables : peut-être aurons-nous besoin de leur ministère à votre retour.

Les postillons, effrayés de la tournure que prenait cette affaire, partirent au grand galop, malgré les imprécations de lord Montague.

Cependant l'intrépide marin s'avance vers la voiture, tandis que son compagnon tenait le domestique en respect. (L'autre courait en avant pour ordonner les relais.)

Il ouvrit la portière; il enleva dans ses bras Louisa mourante.

Lord Montague s'élança furieux

et demanda satisfaction de cet outrage.

C'est ma femme, dit-il ; je vous somme de la remettre en mon pouvoir.

C'est vous qui le dites, vieux renard, répliqua le marin ; mais l'histoire n'est pas probable : qui est-ce qui s'enfuit avec sa propre femme à présent. Je ne veux m'en rapporter qu'à cette jeune lady. Quant à vous, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

Vous me la rendrez, interrompit lord Montague en le menaçant d'un pistolet.

Serrez vos armes à feu, mon brave, reprit le marin ; je vais mettre ma jolie prise en sûreté dans le premier port, et après cela je suis

votre homme. Venez demain matin chez le fermier Stretton, près de Melmoth-Park; demandez George Stretton; et si une bastonnade peut vous satisfaire, vous serez content.

Misérable, s'écria le lord en fureur, je te connais maintenant, et j'aurai vengeance! As-tu donc oublié que c'est à ma protection que tu dois ton avancement? Ne reconnais-tu pas lord Montague?

Je vous remercie de votre protection, reprit le brave marin; mais je crois devoir à la justice de ma patrie et à mes services, plutôt qu'à vos intrigues, le grade honorable que j'ai obtenu. Quand cela serait comme vous le dites, quand je vous serais redevable de l'habit que j'ai sur le corps, je le mettrais

bas pour vous châtier de votre conduite envers une femme sans défense. Si vous êtes lord Montague, cette aimable personne n'est point votre femme. Ainsi, croyez-moi, gagnez au large, ou je coule à fond votre vieille barque.

Lord Montague, hors de lui, ajusta le jeune homme avec son pistolet : mais celui-ci devina son lâche dessein, et, avec autant de promptitude que d'adresse, il détourna l'arme meurtrière et l'arracha des mains du lord. Pendant ce conflit, le pistolet partit et la balle alla frapper lord Montague à l'épaule.

A peine le brave marin se fut-il aperçu que son adversaire était blessé, que le ressentiment fit place

à l'humanité, et qu'il pria le lieutenant, son compagnon, de relâcher le domestique de lord Montague afin qu'il pût porter secours à son maître.

Le blessé fut porté dans sa chaise, et deux des chevaux du capitaine Stretton y furent attelés. Aussitôt on prit le chemin de Roseberry-Farm, sans que le libérateur de lady Melmoth sût encore qui elle était.

Le jeune lieutenant s'était placé dans la voiture de lord Montague pour lui donner les secours nécessaires pendant l'absence du domestique qui avait couru à la ville voisine pour appeler un chirurgien.

Le capitaine, après avoir fait toutes ses dispositions avec autant de

sang-froid qu'à bord de son vaisseau, retourna vers Louisa qui était tombée évanouie dans le fond de la voiture, en entendant le bruit du pistolet. Elle reprit connaissance par les soins de son libérateur, et fut surprise, au premier moment, de se trouver seule avec un étranger : mais notre brusque marin la rassura bientôt en lui disant où était son compagnon et qui il était lui-même.

Lady Melmoth n'eut pas plus tôt entendu le nom de George Stretton, qu'elle se rappela sur-le-champ le fils généreux qui s'était sacrifié pour le bonheur de sa famille.

C'est le ciel qui vous a envoyé à mon secours, brave jeune homme, dit-elle avec l'accent de la plus vive

joie; que je suis satisfaite de voir un fils si digne d'être aimé rendu à la tendresse de ses parens !

Ah ! madame, si vous connaissez mes parens, dites-moi, s'écria-t-il, s'ils se portent bien ?

Très-bien, répondit Louisa ; je les ai vus hier. Je me promène souvent du côté de Roseberry-Farm avec mes enfans ; miss Voodville et votre excellente mère les aiment beaucoup.

Au nom de sa bien-aimée Mary, George Stretton sentit ses yeux se mouiller : Apprenez-moi, milady, dit-il, à qui j'ai eu le bonheur de rendre service ?

Quoi ! vous ne reconnaissez pas lady Melmoth, reprit-elle ?

Lady Melmoth ! s'écria-t-il avec

transport ; et j'ai été assez heureux pour sauver cet ange des mains d'un scélérat ! Oh, combien ma mère va se réjouir ! Mais il faut que j'ordonne au postillon de vous conduire à Melmoth - Park, car sir Henry doit être terriblement alarmé.

Au nom de son époux, Louisa fondit en larmes ; mais, surmontant bientôt son émotion, elle répondit : Je serai en effet charmée de retourner promptement chez moi, car toute ma maison doit être plongée dans l'inquiétude ; mais sir Henry n'est point en ce moment au château.

En quelques instans Louisa fut rendue à Melmoth-Park. Son libérateur prit alors congé d'elle en

lui promettant de veiller sur le méchant homme qu'il avait envoyé à Roseberry-Farm sous l'escorte du lieutenant.

Louisa eut la satisfaction d'apprendre, le jour suivant, que la blessure de lord Montague n'était point dangereuse, et que, pressé d'échapper à la honte, il avait pris le parti de retourner à Londres le lendemain, quoique le chirurgien craignît le danger d'un si prompt départ.

Avant de s'éloigner, milord écrivit le billet suivant :

« Madame, n'attribuez la violence
» que je vous ai faite qu'à l'excès de
» mon amour. Sir Henry n'a pas le
» droit de se plaindre de mon procédé.
» L'homme qui méprise et abandonne

» un trésor dont il est possesseur,
» mérite qu'il lui soit enlevé. Je ne lui
» dois aucune justification. Quant à
» vous, adorable Louisa, agréez mon
» profond respect, et daignez au moins
» m'accorder mon pardon puisque
» vous n'avez aucune pitié de la pas-
» sion invincible qui me consume. »

Quel homme dépravé, s'écria Louisa; quel singulier langage! A son âge, parler d'une passion invincible pour une mère de famille, pour la femme de son ami! Mais tel est l'esprit du jour; tels sont les principes funestes dont on empoisonne la jeunesse!

Le bruit de cet évènement alarma tous les amis de lady Melmoth, et quelques jours après elle reçut la visite de mistress et de M. Davis,

un de ses anciens tuteurs, qui lui portait, ainsi que sa femme, une affection vraiment paternelle.

M. Davis lui représenta sérieusement l'inconvénient de vivre, comme elle le faisait, seule et sans défenseur.

Considérez, ma chère Louisa, à quel danger vous venez d'échapper. N'est-ce pas provoquer l'attaque que de rester sans défense exposée aux complots des méchans.

Mais où irai-je, répliqua lady Melmoth en versant des larmes? Hélas! n'ai-je pas perdu mon véritable protecteur?

Ne rappelons pas ce triste sujet, ma chère Louisa; consentez à nous accompagner dans notre terre de Westmoreland dont nous allons

prendre possession. C'est une acquisition que nous avons faite dernièrement. Elle vous plaira, j'en suis sûr, car elle a cet aspect romantique que vous aimez tant.

Ah! mon cher tuteur, toutes les situations sont actuellement les mêmes pour moi. Cependant, je suis reconnaissante de votre aimable invitation ; mais je crains de ne pas pouvoir en profiter. Puis-je quitter mes chers enfans, ma seule consolation ?

Il faut qu'ils vous accompagnent. Prétendez-vous donc être la seule bien reçue? Le voyage et le changement d'air leur seront utiles ; ainsi apprêtez-vous à partir au plus tôt : ma femme vous aidera dans vos préparatifs.

Lady Melmoth ne put résister à de si douces instances, et peu de jours après les deux familles se mirent en route. Mais avant le départ, lady Melmoth, accompagnée de M. Davis, se rendit à Roseberry-Farm pour féliciter M. et mistress Stretton du retour de leur estimable fils, dont l'heureuse arrivée l'avait tirée d'un si grand péril.

Louisa renouvela au brave marin les expressions de sa vive reconsance, et apprit avec plaisir qu'il avait obtenu le grade honorable de capitaine par la valeur et le talent qu'il avait déployés dans un dernier combat, et qu'une prise considérable assurait sa fortune.

M. Stretton témoigna combien il se trouvait heureux que le retour

de son fils eut été utile à la bienfaitrice de sa famille. Il ajouta que des nouvelles de Londres annonçaient lord Montague comme hors de danger, quoique sa blesssure ne fût pas tout-à-fait guérie.

CHAPITRE XVII.

Triomphe de la Vertu.

Lady Melmoth arrivée à Derwater-Castle, propriété du bon M. Davis, fut enchantée de l'habitation et des sites vraiment romantiques qui l'environnaient. Quoique décorée du nom de château, la maison avait été bâtie à la moderne, dans un nouvel emplacement, à un mille environ de l'ancienne résidence, dont les ruines majestueuses, élevées sur une éminence, formaient un des plus beaux points de vue.

Souvent, de sa fenêtre, Louisa avait contemplé ces tours antiques,

dont le calme profond, la clarté pâle de la nuit rendaient l'aspect plus imposant. Sans l'accident nocturne qui lui était récemment arrivé, lady Melmoth aurait été visiter ces ruines lorsque le silence de la nuit invite au recueillement et à la contemplation : mais elle n'osa satisfaire sa curiosité que pendant une des matinées qui suivit son arrivée. Elle prit avec elle le jeune Henry et se dirigea vers l'antique château. Bientôt ils arrivèrent près des ruines, et le petit Henry, impatient de visiter l'intérieur, s'élança à travers les décombres et les cours ruinées du vieux bâtiment.

Arrête, mon fils, s'écria Louisa en voyant qu'elle ne pouvait suivre sa course, arrête : je ne pourrais

plus te retrouver parmi les détours inconnus de ces ruines ! Mais Henry ne pouvait plus l'entendre : sa mère, éperdue, précipitait sa marche de peur que l'enfant n'eût à courir quelque danger imprévu. En vain elle se hâtait, en vain elle appelait son cher Henry : point de réponse !... l'écho seul répétait le nom d'Henry sous les sombres voûtes du château. Enfin, au moment où ses craintes et son désespoir étaient parvenus au dernier degré, la désolée Louisa vit reparaître à ses yeux son enfant chéri, bondissant comme un faon et portant une touffe de roses à la main.

Oh maman, maman ! cria l'espiègle, j'ai trouvé le plus joli endroit du monde, et un bon vieux...

Venez le voir : il a un petit garçon un peu plus grand que moi. Il a aussi un joli jardin. Venez, venez vîte, chère maman, voici le chemin ; et le pétulant Henry rentre à ces mots dans le passage dont il venait de sortir.

Louisa le suivait, mais si lentement, qu'elle contrariait son impatience. Elle craignait de pénétrer mal à propos dans la retraite de quelque infortuné qui serait justement choqué de sa visite indiscrète. Après bien des détours, un cri de joie poussé par Henry annonça le terme de leur course, et Louisa, en dépassant un angle du vieux bâtiment, se trouva dans un jardin soigneusement cultivé, entouré de hautes murailles, et dont la porte,

ouverte par mégarde, avait laissé pénétrer Henry dans cette mystérieuse retraite.

Lady Melmoth, en entrant dans le jardin, fut frappée d'étonnement à l'aspect d'un monument tout semblable à celui qu'elle avait vu autrefois dans l'habitation de M. Dormer. Elle n'eut pas le loisir de faire une réflexion, car M. Dormer lui-même parut tout-à-coup devant elle.

Lady Melmoth ! s'écria cet excellent homme. Suis-je assez heureux pour la revoir encore une fois avant de finir ma carrière!...

Louisa lui tendit la main, mais le saisissement ne lui permit pas de parler. Le souvenir de tous les maux qu'elle avait soufferts depuis

leur dernière entrevue, oppressait son âme et la navrait de douleur !

M. Dormer observait avec peine la contenance de lady Melmoth. Son amitié s'affligeait de voir cette douce figure flétrie par les chagrins, ce regard triste et abattu, cette expression profondément mélancolique à laquelle ajoutait encore l'habit de deuil que Louisa n'avait pas quitté depuis la fuite de sir Henry.

M. Dormer n'avait pu rien savoir dans sa retraite solitaire; et il n'osait demander à Louisa la cause de son affliction. Il la prit affectueusement par la main, et la conduisit dans une pièce qui donnait sur le jardin, en l'engageant à se reposer; attendant en silence qu'elle

pût lui expliquer ce triste mystère.

A ce moment, le jeune Henry qui avait trouvé le petit garçon dont il avait parlé à sa mère, lui présenta ainsi sa nouvelle connoissance.

Chère maman, voici un autre Henry : aimez-le, je vous en prie, souffrez qu'il vienne demeurer avec nous, et, en parlant ainsi, l'aimable enfant jetta gracieusement ses bras au cou de son nouvel ami.

Lady Melmoth se baissa pour embrasser l'intéressant étranger dont la physionomie douce et ouverte réunissait l'esprit à la beauté.

Quelle est cette charmante créature, dit-elle à M. Dormer? Il n'a pas besoin d'avocat pour me déterminer à l'aimer, car je m'y sens

portée par un attrait irrésistible.

Vous demandez qui il est, répondit M. Dormer d'un ton pénétré! Il est tout à la fois la consolation et le tourment de ma vie! Mais, dites-moi, madame, sir Henry vous a-t-il accompagnée dans ce pays? S'il en était ainsi, je me verrais forcé de renoncer au bonheur de vous voir.

Cette expression déchira le cœur de Louisa dont les larmes coulèrent en abondance.

Grand dieu, Madame, s'écria M. Dormer, se peut-il que l'infortuné ait expié ses crimes par un trépas prématuré? Mais, pardon, madame, pardon d'avoir prononcé ce mot devant vous! Hélas! vous

ne savez pas encore quel doulou-
reux sentiment me l'arrache!

Aussitôt que Louisa put s'exprimer, elle expliqua en peu de mots sa cruelle et triste position.

Vous le voyez, mon cher monsieur; le pauvre Henry n'est pas mort, mais il m'a abandonnée pour jamais!

A cette nouvelle, M. Dormer, immobile d'étonnement, s'écria : O ma fille! ta funeste prédiction est donc accomplie! Ah! combien la malheureuse Caroline a versé de larmes sur le sort de sa bien-aimée lady Melmoth! combien de fois elle m'a prévenu du sinistre événement que vous m'apprenez!

O mon respectable ami, interrompit Louisa, parlez, je vous en

conjure; révélez-moi le terrible mystère qui enveloppe les destinées de l'aimable Caroline; le motif de ses plaintes contre sir Henry; la cause enfin de votre haine contre lui. Aurait-il été assez dépravé, assez criminel pour oser attenter à l'innocence de votre Caroline pendant que cette infortunée était en proie à sa déplorable maladie? non; non, cela ne saurait être!.... car jusqu'au moment du bal il vous était étranger à tous deux!.....

Plût à Dieu, répondit M. Dormer!... Mais je vous ai trop caché le fatal événement qui a détruit mon repos pour jamais. Je ne puis plus long-tems refuser ma confiance à votre cœur compatissant. Cependant vous êtes aujourd'hui

trop émue pour m'entendre, et moi trop affecté pour faire le récit de mes malheurs. Si vous voulez venir ici un autre matin, vous me trouverez prêt à vous satisfaire.

Je vous rends grâces, cher M. Dormer, dit Louisa : mais ne verrai-je donc pas ma douce Caroline?

Vous ne verrez plus qu'une statue, répondit le malheureux père. Depuis quelques mois elle garde un silence obstiné ; rien ne peut la tirer de sa stupeur ; les larmes même de son fils ne lui font plus aucune impression!

De son fils! répéta lady Melmoth avec surprise.

Oui, madame, continua M. Dormer : Henry est le fils de la mal-

heureuse Caroline, et le frère aîné de votre aimable enfant!

Grand dieu! s'écria Louisa saisie d'étonnement.

M. Dormer paraissait si abattu qu'elle n'osa pas le questionner davantage. Elle se laissa conduire dans la triste et sombre chambre où Caroline, malade et étendue sur un sopha, s'occupait machinalement à faire des guirlandes avec des fleurs éparses sur une table placée près d'elle. Elle leva les yeux quand la porte s'ouvrit; mais elle les baissa aussitôt et continua son ouvrage sans paraître voir qu'il y eût quelqu'un dans sa chambre.

Lady Melmoth se plaça près de sa malheureuse amie, et fit de

vains efforts pour attirer son attention.

Ne me reconnaissez-vous pas, ma douce Caroline, dit-elle en lui prenant affectueusement la main?

Je vous aurais reconnue autrefois, répondit Caroline en la regardant fixement : mais je vous ai oubliée; à présent, j'ai tout oublié,... tout..... Depuis que ma pauvre tête est dérangée! dit-elle en portant la main à son front;.... et, voyant Louisa qui pleurait, elle ajouta : prêtez-moi quelques larmes, et alors je serai mieux; je vous reconnaîtrai;... je reconnaîtrai tout le monde....

Elle retomba tout-à-coup dans sa méditation silencieuse dont rien ne put la distraire.

Caroline n'avait pas autant parlé depuis trois mois, dit M. Dormer en reconduisant lady Melmoth! Ne la trouvez-vous pas bien changée?

Que trop, malheureusement, répliqua Louisa.

Elle marche rapidement vers l'asile inviolable de la tombe, reprit M. Dormer; l'infortunée cessera bientôt de souffrir; et alors nous prierons le ciel pour la conservation de son meurtrier!

Ce mot fut terrible pour lady Melmoth. Elle ne répondit point, et prit bientôt congé. Son aimable Henry ne se sépara qu'avec répugnance de son nouvel ami, et revint plusieurs fois pour l'embrasser après lui avoir fait ses adieux.

Ah, nature! que tu es puissante,

s'écria M. Dormer les larmes aux yeux; qui pourrait étouffer ta voix!

Lady Melmoth de retour à Derwater-Castle, raconta seulement qu'elle avait retrouvé une ancienne connaissance vivant en solitaire dans les ruines du château voisin, et cacha soigneusement la pénible découverte du crime, si long-tems inconnu, de son époux.

Le lendemain, elle retourna au vieux château et trouva M. Dormer qui venait à sa rencontre. Après les premiers complimens, ce père malheureux lui raconta sa déplorable histoire avec tous les détails précédemment donnés.

Jamais je n'aurais connu ce fatal secret, ajouta M. Dormer en finissant son récit, sans la visite de Caroline à votre bal masqué; elle

avait pris, ce jour-là, les vêtemens de son frère et paraissait très-calme en entrant dans les jardins; mais elle m'échappa bientôt à l'aide du large manteau étoilé qu'elle avait apporté à mon insçu. Cependant toutes les combinaisons, tous les plans formés par cette chère enfant pour réussir dans ses projets à l'égard de sir Henry, exaltèrent et épuisèrent tellement toutes ses facultés morales, qu'elle tomba dans le délire le plus complet. Elle parlait sans cesse de son frère tué par la main de son séducteur, et ses discours, dans deux circonstances, ne me laissèrent plus de doute sur le coupable: mais comme son état ne me permettait pas d'ajouter entièrement foi à ses aveux involontaires, j'écrivis sur

le-champ à une parente chez laquelle ma malheureuse fille avait demeuré quelques mois avant la mort de son frère. Je lui détaillai toutes les particularités que j'avais pu saisir, et la conjurai de m'apprendre tout ce qu'elle savait à ce sujet. J'obtins, en réponse à ma lettre, la confirmation de tout ce que j'avais déjà entendu et de la malheureuse naissance du jeune Henry, élevé jusqu'alors par les soins de cette bonne parente qui avait promis à Caroline de ne jamais révéler ce fatal secret sans sa permission. Vous pouvez, madame, vous peindre ma situation en apprenant un tel événement. Sur-le-champ je pris la résolution de fuir le monde où il n'y avait plus pour moi que honte et douleur. Dans la

crainte de troubler votre repos, je ne voulus faire aucun reproche à l'auteur de nos misères, et je m'éloignai des hommes sans exciter de soupçons, sous le prétexte de conduire ma fille à Madère. Vous savez le reste, madame. Cette retraite m'a été indiquée par un fermier du voisinage, et le ciel y a sans doute guidé vos pas pour donner une protectrice à cet enfant malheureux qui, bientôt, peut-être, n'aura plus d'autres amis que vous!

Dans cet instant, l'aimable enfant entra dans la chambre et sautant sur les genoux de lady Melmoth, il lui jeta ses petits bras autour du cou, en l'embrassant tendrement.

Douce créature, dit Louisa en le pressant sur son cœur, dès ce moment je t'adopte, et je sens que je

t'aimerai comme mes propres enfans!

Elle proposa alors à M. Dormer de lui laisser l'enfant tout le tems que sa mère ne réclamerait pas sa présence, et promit solennellement de se charger de son sort, si la malheureuse Caroline venait à succomber. Dès le jour même, elle l'emmena à Derwater-Castle, où il fut présenté comme le fils d'une veuve jeune et intéressante dont le malheur avait aliéné la raison.

Un jour la pauvre Caroline, conduite par la femme qui en prenait soin, accompagna Henry au château et parut se plaire beaucoup dans la chambre de lady Melmoth, où elle resta long-tems assise, immobile, silencieuse, mais avec l'air satisfait. Une ou deux fois elle pa-

rut reconnaître Louisa; mais cette faible lueur s'éteignit bientôt, et elle retomba dans son insensibilité ordinaire.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que Louisa demeurait à Derwater-Castle, où son seul plaisir était de se promener avec ses enfans dans les environs délicieux de l'habitation.

Elle s'éloigna un jour plus que de coutume, et, se sentant fatiguée, elle voulut se reposer dans une métairie située près de la route. Les enfans préférèrent jouer dans un joli jardin devant la maison.

Lady Melmoth entra et demanda à la maîtresse du logis une place pour se reposer; et celle-ci lui offrit une chaise où elle était assise elle-

même, ayant ses enfans autour d'elle.

Je suis vraiment fâchée, milady, dit la femme, de n'avoir rien de mieux à vous offrir: mais nous ne le pouvons pas dans une maison dérangée comme la nôtre.

Vous est-il arrivé quelque malheur, ma bonne, dit vivement la bienfaisante Louisa?

Pas à nous, madame, répondit la femme, mais à notre maison, car la pauvre dame est déjà morte; et quoiqu'elle ne nous soit rien, encore n'a-t-on pas un cœur de roche, et sent-on la peine des autres!.... Et ce pauvre homme qui est là-haut, très-mal, et n'a pas un ami près de lui!....

Oh mon dieu! dit Louisa attendrie de cette triste mais obscure

relation; qui sont-ils? Comment sont-ils tombés dans une si déplorable situation?

Voilà justement ce que je ne saurais dire, dit la femme, car personne ne les connaît; mais je soupçonne que ce sont deux amoureux qui fuient malgré leurs parens; car ils sont tous deux beaux et jeunes. En tout cas, ce sera un grand crève-cœur pour les amis de la pauvre jeune dame quand ils apprendront sa mort.

Mais comment cela est-il arrivé, dit Louisa de plus en plus touchée de ce récit?

Hélas! madame, par la propre faute de la jeune dame; car elle a voulu partir seule sur un cheval rétif, malgré les représentations de

son mari. Il était trop faible, le pauvre homme; il ne pouvait l'accompagner, et paraissait bien affligé de se voir abandonner, étant si mal.

Ils ne s'aimaient donc pas? interrompit Louisa avec un soupir.

Oui et non, ma chère dame; tantôt ils se caressaient; tantôt ils se querellaient, et alors son mari se plaignait d'avoir perdu à cause d'elle tous ses amis, ses parens, son bonheur. Enfin, la fière lady tourmenta tellement le pauvre homme, qu'il tomba malade; et alors, comme je vous le dis, madame, au lieu de rester auprès de lui pour le soigner, elle partit sur un mauvais cheval, n'ayant avec elle qu'un valet insolent. A quelques pas d'ici, elle tomba, se brisa le crâne, et mourut

peu de momens après, sans avoir prononcé une parole. Le pauvre monsieur a été si saisi de ce terrible accident, que le délire ne l'a pas quitté un moment depuis qu'il a envoyé le domestique porter des ordres pour les funérailles. Il y a là-dedans un beau cercueil doublé de plomb, tout garni d'or et de velours. Voulez-vous le voir, milady? il est dans le parloir.

Oh non, certainement! Mais, dites-moi, cette dame n'est donc pas encore enterrée?

Non, milady. Il faut attendre que le domestique revienne ou que le maître soit mieux.

Est-il encore dans le délire? Qui prend soin de lui?

Oui, milady, il est encore en délire, comme ils disent; et il est

si triste que je ne saurais rester près de lui; mais j'ai envoyé chercher une garde qui est accoutumée à ces sortes de choses, et qui ne le quitte ni jour ni nuit. Je parie qu'il ne vivra pas long-tems, car il ne prend qu'un peu d'orge, et il est presque à l'extrémité.

Bon dieu, pas un médecin!

Non, milady. Il n'y en a jamais eu dans les environs; et comme nous n'avons pas d'ordre, nous ne voulons pas prendre sur nous d'en envoyer chercher au loin; car peut-être serions-nous obligés de le payer.

Ne pourrais-je, sans être aperçue, voir le malade? Peut-être jugerai-je son état mieux que vous.

Oh mon dieu! milady, vous pouvez aller dans sa chambre tout

comme vous voudrez; il ne vous verra pas, car ses yeux sont fixes comme s'il était déjà mort.

Parle-t-il encore?

Oui, milady, très-souvent. Il appelle sans cesse sa chère Louisa, (c'était, je pense, le nom de la jeune dame) et la conjure de lui pardonner.

Pauvre homme! il m'intéresse à l'excès: montrez-moi le chemin de sa chambre.

En montant l'escalier, Louisa réfléchissant que le mauvais air pouvait nuire à ses enfans, hésita un moment: mais l'humanité et la pitié triomphèrent de la prudence et elle entra dans la chambre.

Mais comment peindre l'horreur, le désespoir dont elle fut saisie lorsqu'elle vit, étendu sur un mauvais

grabat et presque dans les bras de la mort, l'Etre qu'elle avait adoré, qu'elle chérissait encore tendrement: le coupable et malheureux Henry!..... Elle poussa un cri perçant et tomba sans connaissance près du lit de son époux expirant et hors d'état, dans ce moment, de sentir ni ses propres souffrances, ni celles de l'infortunée Louisa.

La maîtresse du logis et la garde, malgré leur effroi, lui administrèrent de prompts secours et la rappelèrent à la vie.

Aussitôt lady Melmoth renvoya ses femmes avec les enfans à Derwater-Castle, avec prière à M. Davis de venir la joindre sur-le-champ. En même tems elle dépêcha un exprès à cheval pour aller chercher un médecin.

Lady Melmoth était douée d'une sensibilité exquise qui semblait ajouter encore à sa présence d'esprit lorsqu'il s'agissait de porter du secours aux objets de son affection.

Ainsi, malgré son désespoir et sa faiblesse, elle prodiguait au mourant Henry les soins les plus attentifs et les plus délicats.

Bientôt M. et mistress Davis vinrent à son secours, et apprirent avec étonnement ce triste évènement. Le médecin qui les accompagnait prononça que sir Henry était dans le plus grand danger.

Toutes les ressources que l'art, la richesse et l'amour purent imaginer, furent rassemblées autour du malade qui restait toujours sans connaissance.

Ce fut alors que la vertu de lady Melmoth parut dans tout son éclat. Elle déploya la tendresse d'une épouse, l'expérience et l'adresse d'une garde, et l'indulgente douleur d'un cœur vraiment pieux.

Fixée sans relâche auprès du lit de son époux, elle passait les nuits sans fermer l'œil, attendant avec anxiété la crise qui devait décider de la vie de Henry.

Lady Melmoth avait informé M. Dormer de sa cruelle position en implorant son pardon pour son époux mourant.

L'humanité, la piété sincère de M. Dormer ne lui permettaient pas d'hésiter : il se rend aussitôt aux vœux de lady Melmoth. Quel spectacle déchirant s'offre à ses yeux en entrant dans cette cham-

bre! Sur un misérable grabat, sir Henry expirant dont l'œil éteint méconnaît l'Être céleste qui adoucit ses derniers momens! A ses côtés, lady Melmoth épuisée, désespérée, baignée de pleurs, mais puisant des forces surnaturelles dans la religion et dans l'espoir de sauver son époux, soutient la tête appesantie du mourant et essuie la sueur froide qui découle de son front. Toutefois, à travers des larmes, son regard exprime à M. Dormer sa reconnaissance.

Le vieillard s'approche dans un religieux silence. Il s'agenouille près du lit et reste quelques momens en prières; bientôt il se relève, et, d'un ton solennel et pénétré, il dit : Que mon pardon t'accompagne à ton heure dernière,

malheureux enfant de l'erreur! Que le ciel pardonne, comme je le fais moi-même, à sir Henry Melmoth!

A ce nom, un cri perçant se fait entendre. Quel objet vient frapper la vue de lady Melmoth et de M. Dormer!..... Une femme en longs habits de deuil, les bras étendus vers le lit, le regard fixé mélancoliquement sur la figure du mourant. A son vêtement lugubre, à ses cheveux épars et couronnés de cyprès, à ses traits décolorés, mais toujours enchanteurs, on l'aurait prise pour l'ange de la mort!... C'était la pauvre Caroline. Elle avait trompé la vigilance de ses gardiens, et le hasard l'avait conduite dans cette chaumière, l'habitation la plus voisine du vieux

château..... Elle veut avancer; ses forces défaillantes sont épuisées et elle va tomber à genoux près du lit en s'écriant: Et moi aussi je te pardonne du fond du cœur, car la raison vient me prêter sa lumière à mon dernier moment. Adieu, ma bien aimée Louisa; adieu mon respectable père : donnez-moi votre bénédiction. Adieu Henry. Mon repentir et mes douleurs ont expié mon erreur, et je vais, dans les cieux, implorer pour toi la miséricorde céleste........ Adieu pour jamais!.... A ces mots, elle tomba sans mouvement et sans vie. Son père, désolé et doutant encore de son malheur, l'emporte dans ses bras pour lui faire donner des secours; mais, hélas! il n'em-

porte que les restes inanimés de sa fille infortunée.

Il était tems que cette scène terrible se terminât. Lady Melmoth, pénétrée de pitié, de crainte et d'horreur, n'eût pas été capable de la supporter plus long-tems. Son amour pour Henry avait seul soutenu son courage. Elle craignit un moment pour son mari l'émotion cruelle causée par un pareil tableau. Mais sir Henry, toujours dans le délire, n'avait rien entendu; et son œil mourant n'avait pas même reconnu les tristes victimes de ses coupables égaremens.

Cependant le moment approchait où Louisa devait obtenir la récompense de ses vertus, et ressaisir une partie de son bonheur.

Après un sommeil réparateur,

sir Henry reprit toute sa connaissance, et regardant autour de lui avec étonnement : Où suis-je, dit-il, et quelle est cette douce voix qui charme mes derniers momens ?

Louisa se cacha derrière le lit et fit signe à la garde de répondre, de peur que la surprise ne devînt funeste au malade.

Hélas, dit-il, c'était un songe! Je rêvais, oh oui, je rêvais l'impossible! Je voyais près de moi ma douce Louisa m'accorder mon pardon : mais c'est un bonheur que je ne dois pas espérer.

La douleur que paraissait lui causer cette idée, fit penser à Louisa qu'il y avait moins de danger à paraître qu'à laisser de nouveau égarer ses esprits. Elle s'avança donc au même instant et, lui prenant la

main, elle lui dit avec douceur : Henry peut-il en vain appeler Louisa?

Céleste créature ! dit Henry, c'est ta main seule qui m'arrache des bras de la mort : nulle autre n'eut été capable de me sauver.

Les tendres soins prodigués par Louisa à son époux rétablirent promptement sa santé. Ils firent naître dans son cœur une vive horreur et un repentir sincère de sa conduite. La mort soudaine et terrible de la coupable Sophia, celle de l'infortunée Caroline, lui causaient une profonde affliction ; et il fallut toute la tendresse, la douceur et l'indulgence de sa charmante épouse, pour le sauver du désespoir.

Le respectable Dormer suivit de

près sa fille au tombeau. Alors, le jeune Henry, son petit-fils, fut installé dans la maison de sir Henry Melmoth et élevé comme un des enfans de l'aimable Louisa. Si quelque légère différence pouvait être remarquée, elle était toute à son avantage.

Sir Arthur Palmerston revint d'Espagne. Par respect pour lady Melmoth et par reconnaissance pour les soins qu'elle avait prodigués à ses enfans, il pardonna aussi à sir Henry, mais ne put jamais consentir à le voir; il reprit auprès de lui ses aimables enfans. Leur société devint le charme, la consolation de sa vie; et leurs vertus solides, leurs qualités brillantes retracèrent l'excellent modèle qu'ils avaient eu sous les yeux.

Lady Melmoth demeura toujours un exemple de toutes les vertus, de toutes les perfections de son sexe; et elle força sir Henry de convenir que le bonheur se trouve dans la vie domestique, et qu'il n'y a point d'ami comparable à une épouse!

Fin.

